

Andreas Sohn / Jaqcues Verger (Hg. / Éds.)

Die universitären Kollegien im Europa des Mittelalters und der Renaissance

Les collèges universitaires en Europe
au Moyen Âge et à la Renaissance

LESEPROBE



Aufbrüche

Interkulturelle Perspektiven auf Geschichte, Politik und Religion

Ouvertures. Perspectives interculturelles en histoire, politique et religion

Departures. Intercultural Perspectives on History, Politics, and Religion

Herausgegeben von Andreas Sohn und Hermann Weber

Inhaltsverzeichnis / Table des matières

<u>ANNETTE SCHAVAN</u>	
Geleitwort	7
Avant-propos	9
<u>ANDREAS SOHN</u>	
Zur Einführung: Über die Bedeutung universitärer Kollegien für Bildung und Wissenschaft, Kultur und Religion im vergangenen und gegenwärtigen Europa	11
En guise d'introduction : sur l'importance des collèges universitaires pour l'éducation et les savoirs, la culture et la religion dans l'Europe du passé et du temps présent	19
1 <i>Grundlegungen / Fondements</i>	
<u>JACQUES VERGER</u>	
Fonder un collège au XIII ^e siècle	29
THIERRY KOUAMÉ	
L'édition des sources médiévales des collèges parisiens. Bilan et perspectives	39
2 <i>Symbiose von Wissenschaft, Kultur und Religion / Symbiose entre science, culture et religion</i>	
<u>ÉLISABETH MORNET</u>	
Piété et honneur. Profil des fondateurs des collèges nordiques à Paris au Moyen Âge	59
AURÉLIE PERRAUT	
Les chapelles des collèges médiévaux de Paris	77
CLAIREE ANGOTTI	
Bonum commune divinius est quam bonum unius. Le collège de la Sorbonne et sa bibliothèque, place et rôle dans l'Université de Paris au XIV ^e siècle	91
MARIE BOUHAÏK-GIRONÈS	
Sources et problèmes de l'histoire du théâtre dans les collèges à la fin du Moyen Âge	107
3 <i>Kollegien in Südfrankreich, Italien und auf der Iberischen Halbinsel / Les collèges en France méridionale, en Italie et dans la Péninsule ibérique</i>	
<u>PATRICE FOISSAC</u>	
À la conquête de l'autonomie ? Querelles autour du droit patronal dans les collèges de Cahors et Toulouse (XIV ^e -XV ^e siècles)	121

ADELINE RUCQUOI	
Les collèges ibériques aux XIV ^e et XV ^e siècles	133
ANNA ESPOSITO/CARLA FROVA	
Les collèges universitaires de Rome entre la Curie et la ville (XV ^e siècle)	145
<i>4 Kollegien in Deutschland, Österreich und Polen /</i> <i>Les collèges en Allemagne, en Autriche et en Pologne</i>	
HELMUT FLACHENECKER	
<u>Armenunterstützung – Eliteförderung – Seelenheil. Kollegien an süddeutschen Universitäten des Mittelalters</u>	<u>161</u>
KARL UBL	
La fondation du collège ducal en 1384 et l'essor de l'Université de Vienne au début du XV ^e siècle	175
KRZYSZTOF BACZKOWSKI	
Kollegien an der Krakauer Universität im 15. und 16. Jahrhundert. Ihre Entstehung und Entwicklung	185
<i>5 Universitäre Kollegien:</i> <i>Erbe und Auftrag für Bildungspolitik und Hochschulwesen /</i> <i>Les collèges universitaires :</i> <i>héritage et défi pour la politique de l'éducation et le monde des universités</i>	
GERHARD FOUQUET	
<u>Universitäre Kollegien – Akademien – Graduiertenzentren: Erbe und Auftrag für Bildungspolitik und Hochschulwesen</u>	<u>205</u>
BEATRIX KARL	
Ein essayistisches Blitzlicht zum Thema „Universitäre Kollegien“ aus Sicht des 21. Jahrhunderts	217
JACQUES VERGER	
<u>Zusammenfassung</u>	<u>221</u>
<u>Conclusion</u>	<u>227</u>
<u>Bio-bibliographische Angaben zu den Autoren / Notices des auteurs</u>	<u>233</u>

Geleitwort

Die Gründungen der ersten Universitäten im Mittelalter waren für das Werden Europas von elementarer Bedeutung. Die *universitas*, die Gemeinschaft der Lehrenden und Lernenden, die zunächst in Bologna um 1200, in Paris einige Jahre später entstand, leistete wichtige Impulse für die Bildungs-, Wissenschafts- und Kulturgeschichte einer Region, die zusammenwuchs, weil sie aufgrund der gemeinsamen Tradition zusammengehörte.

Bei der Entstehung der Hochschulen spielten universitäre Kollegien eine besondere Rolle. Die Einrichtungen, *collegia*, waren ursprünglich kirchliche Anstalten. Hier fanden in erster Linie männliche Studierende freien Unterhalt, hier wurde der akademische Nachwuchs unterrichtet und beaufsichtigt.

Nirgendwo in Europa gab es in Mittelalter und Renaissance so viele Kollegien wie in Paris. Eine der prominentesten Institutionen, die daraus hervorgingen, war die „Sorbonne“, das Flaggenschiff des akademischen Lebens an der Seine. Daher erscheint es nur folgerichtig, dass es mit Jacques Verger und Andreas Sohn zwei an Pariser Universitäten lehrende Professoren waren, die 2008 zu einer internationalen und interdisziplinären Tagung über Wesen, Entwicklung und Rang der Kollegien einluden.

Das nun erscheinende Buch, das der Franzose Jacques Verger und der Deutsche Andreas Sohn in gelungener Kooperation herausgeben, versammelt die Früchte dieses Symposions. Deutlich wird unter anderem: Von Anfang an war es ein Leitgedanke der Kollegien, finanziell schwache Studenten aufzunehmen. Bedürftigen Studierenden mit Geldmitteln unter die Arme zu greifen, ist auch ein wichtiger Teil unserer Politik. Diese gezielte Unterstützung des akademischen Nachwuchses hat dazu geführt, dass der Anteil der Studierenden aus bildungsfernen Elternhäusern in Deutschland deutlich gestiegen ist. So werden Hörsäle und Labore zu Talentschmieden, die wirtschaftliche Leistungskraft und Wohlstand unseres Landes sichern.

Die *peregrinatio academica*, die durch das allmähliche Entstehen zahlreicher Kollegien mögliche Wanderschaft der Studierenden und Lehrenden, ließ den europäischen Gedanken von Mobilität Wirklichkeit werden. Mit dem Bologna-Prozess knüpfen wir an diese große Tradition an. Eine echte europäische Elite sollte sich dabei Erasmus von Rotterdam zum Vorbild nehmen. Sie verschließt sich nicht an einem Ort hinter dicken Mauern, sie muss ohne Barrieren mobil sein. Wissenschaft braucht den Kontakt zu anderen, den Austausch über Lösungsansätze und neue Eindrücke, aus denen Erkenntnisse für die Gestaltung der Zukunft hervorgehen.

So wie heute Universitäten wichtige Ideengeber für öffentliches und politisches Handeln sind, so sehr haben ihre Vorgänger, die Kollegien, in das gemeinschaftliche Leben der Menschen ausgestrahlt – ob in Toulouse oder Rom, Wien oder Krakau, Erfurt oder Ingolstadt. Das vorliegende Werk rückt dies nachdrücklich und anschaulich ins Bewusstsein. Die unterschiedliche Nationalität der Herausgeber und die Publikation der Beiträge sowohl in französischer als auch in deutscher Sprache offenbaren die enge Verbindung zwischen Wissenschaft und Universitätslandschaft jenseits und diesseits des Rheins – eine Verbindung, die erst die Kollegien ermöglichten.

Avant-propos

La création des premières universités au Moyen Âge a revêtu une importance fondamentale pour le devenir de l'Europe. Communauté des enseignants et des étudiants, *l'universitas*, qui a d'abord vu le jour à Bologne vers 1200, puis à Paris quelques années plus tard, sera porteuse d'impulsions décisives pour l'histoire de l'enseignement, des sciences et de la culture dans une région du monde qui s'unifie parce que ses traditions communes en fondent l'unité.

Les collèges universitaires jouent un rôle particulier dans l'avènement des universités : d'origine religieuse, le *collegium* héberge gratuitement les étudiants, à l'origine essentiellement des hommes, il leur dispense un enseignement tout en les contrôlant.

Dans l'Europe du Moyen Âge et de la Renaissance, il n'existe nulle part autant de collèges qu'à Paris. L'une des institutions les plus éminentes qui en découlera, sera la « Sorbonne », véritable phare de la vie universitaire au bord de la Seine. Aujourd'hui, il semble donc tout à fait logique que ce soient deux professeurs enseignant dans des universités parisiennes, Jacques Verger et Andreas Sohn, qui aient, en 2008, pris l'initiative d'un colloque international et interdisciplinaire sur l'essence, l'évolution et le rôle des collèges.

Publié dans le cadre d'une coopération réussie entre le Français Jacques Verger et l'Allemand Andreas Sohn, le présent ouvrage recueille les fruits de ce symposium. Il en ressort notamment que, dès le début, une des préoccupations majeures des collèges a été d'accueillir des étudiants désargentés. Aujourd'hui, les aides financières apportées aux étudiants démunis constituent l'un des axes principaux de notre politique. Grâce à ces aides ciblées en faveur de nouvelles générations universitaires, l'Allemagne a enregistré une hausse significative du pourcentage d'étudiants issus de familles au niveau de formation très bas. C'est ainsi que les amphithéâtres et les laboratoires se transforment en pépinières de talents à même d'assurer la performance économique et la prospérité de notre pays.

Avec l'avènement progressif d'une multitude de collèges invitant les étudiants et les enseignants à voyager, la *peregrinatio academica* a donné corps à une idée européenne qui deviendra une grande tradition : la mobilité, dans laquelle vient s'inscrire le processus de Bologne. Désormais, toute élite européenne véritable devra prendre exemple sur Érasme de Rotterdam : loin de se barricader derrière des murs épais, elle devra adopter une mobilité sans frontières. La science a besoin du contact avec les autres, elle a besoin de partager ses stratégies et d'échanger les impressions nouvelles d'où sortiront les découvertes qui permettront de façonner l'avenir.

Aujourd'hui, les universités sont un incontournable réservoir d'idées pour l'action publique et politique – à l'instar des collèges qui les ont précédées et qui ont rayonné sur la communauté humaine d'alors, que ce soit à Toulouse ou à Rome, à Vienne ou à Cracovie, à Erfurt ou à Ingolstadt. Le présent ouvrage le souligne et le montre particulièrement bien. Publiées en français et en allemand par des auteurs de nationalités différentes, les contributions qui suivent témoignent de l'alliance étroite entre la science et le paysage universitaire de part et d'autre du Rhin – une alliance qui n'aurait jamais vu le jour sans les collèges.

Zur Einführung: Über die Bedeutung universitärer Kollegien für Bildung und Wissenschaft, Kultur und Religion im vergangenen und gegenwärtigen Europa

Andreas Sohn

Auf dem Hügel des linken Seineufers von Paris, der nach der heiligen Genovefa († um 502), der Stadtpatronin, benannt ist, erstreckt sich ein großer Platz. Dieser wird beherrscht von dem Pantheon, einem gewaltigen Kuppelbau im klassizistischen Stil, der ursprünglich als Kirche geplant war und nach einer wechselvollen Geschichte als Mausoleum ruhmreicher Männer und Frauen dem kollektiven Gedächtnis der französischen Nation dienen soll. Die umlaufende Straße wird von prächtigen Gebäuden gesäumt: unter anderem im Osten von der 1492 begonnenen, von Gotik und Renaissance geprägten Kirche Saint-Étienne-du-Mont, in welcher sich der kunstvolle, einzig erhaltene Lettner der Stadt und die Gräber des Dramatikers Jean Racine (1639-1699) und des Religionsphilosophen, Mathematikers und Physikers Blaise Pascal (1623-1662) befinden; von den konkav geschwungenen Gebäuden, welche den Platz nach Westen hin – beiderseits der dort endenden Rue Soufflot – abzuschließen scheinen, zum einen von dem Rathaus des fünften Arrondissements im Süden, errichtet von dem aus Köln gebürtigen Hofarchitekten Jakob Ignaz Hittorf (1792-1867), zum anderen von dem nördlichen, als Sitz der juristischen Fakultät der Universität Paris bekannt gewordenen Bau, welcher dem Architekten Germain Soufflot (1713-1780) zu verdanken ist. Zu den bemerkenswerten Gebäuden des Platzes zählt auch die an dessen nördlichem Rand, also zur Seine hin, gebaute Bibliothek Sainte-Geneviève, welche Henri Labrouste (1801-1875) in den Jahren von 1843 bis 1850 schuf.

An dieser geschichtsträchtigen Stelle stand zuvor das Kolleg Montaigu. Als Gründungsdatum gilt gemeinhin das Jahr 1314. Eine Gedenktafel am Eingang zur Bibliothek (häufig mit langen Schlangen wissensdurstiger, Einlaß in den „Büchertempel“ begehender Leserinnen und Leser) erinnert an bedeutende Gestalten des europäischen Geisteslebens, die hier studiert haben: an den Humanisten Erasmus von Rotterdam (1466/67-1536), dessen Name dem europäischen Austauschprogramm für Studierende und so mancher Bildungs- und Hochschuleinrichtung gegeben worden ist, an Ignatius von Loyola (1491-1556), den baskischen Ordensgründer der Jesuiten, und an den besonders im schweizerischen Genf wirkenden Reformator Jean Calvin (1509-1564). Die Bildungstradition des Ortes, die Gestalt in Bauten unterschiedlicher Funktionsbestimmung gewann, reicht also vom späten Mittelalter bis zur Gegenwart und hat so überaus zahlreiche Generationen von Studierenden angesprochen.

Am Anfang steht die Gestalt des Erzbischofs Gilles I. Aycelin von Rouen (1311-1318), der um 1250 das Licht der Welt in der Auvergne, genauer in Glaine-Montaigut, erblickte, zu einem engen Vertrauten des französischen Königs Philipp IV. des Schönen (1285-1314) wurde und 1294 als Taufpate seines Sohnes und späteren Nachfolgers Karl IV. des Schönen (1322-1328) fungierte¹. Er entschloß sich zu einer wohlütigen Stiftung für Studierende im Jahre 1314. Zu einer formellen Errichtung eines Kollegs scheint es jedoch erst Jahrzehnte später gekommen zu sein; die ersten Statuten sind ins Jahr 1402 zu datieren².

Wann auch immer der Gründungsvorgang des Kollegs Montaigu zeitlich anzusetzen ist, diese Stiftung fügt sich in eine Welle mäzenatischen Handelns im spätmittelalterlichen Europa ein. Zu den Stiftern von *collegia* zählten Äbte, kanonikale Würdenträger, Bischöfe und Erzbischöfe, ja sogar Kardinäle und Päpste, zudem vornehme und begüterte Bürger, Grafen, Herzöge und Könige wie ihre Gattinnen. In Paris kam es zu einer stattlichen Reihe von Gründungen einzelner Kollegien, die dort in ihren Vor- oder Frühformen noch im ausgehenden 12. Jahrhundert begegnen, sich mit der Entstehung der Universität seit den ersten Jahrzehnten des 13. Jahrhunderts institutionell ausbilden, weiter differenzieren und eine wachsende Bedeutung für das universitäre und geistige Leben – auch aufgrund ihrer kontinuierlich steigenden Zahl – gewinnen³. Wie wichtig diese Einrichtungen wurden, lässt sich daraus ersehen, daß keine andere Stadt des mittelalterlichen Europa so viele Institutionen dieser Art zählte wie Paris und der Name eines Kollegs, von Robert de Sorbon, einem Kaplan König Ludwigs IX. von Frankreich (1226-1270), 1257 gegründet, später auf die Universität insgesamt überging⁴. Eine beachtliche Zahl von Kollegien – in der Fachliteratur finden sich Angaben von rund 70 – fand sich im mittelalterlichen Paris, das im beginnenden 14. Jahrhundert mehr als 200.000 Einwohner hatte und damit zur bevölkerungsreichsten Stadt Europas aufgestiegen war⁵. Sozialtopographisch prägten diese Einrichtungen das linke Seineufer (*rive gauche*) mit, wo ein eigenes Universitätsviertel, das *Quartier latin*, entstand. Das architektonische Kulturerbe ist aufs Ganze gesehen heute zwar nur noch fragmentarisch sichtbar, etwa in Form von Bögen oder Kapitellen in Kapellen, doch gehören dazu immerhin so bemerkenswerte Zeugnisse wie das Refektorium des franziskanischen Kollegs oder das sogenannte Collège des Bernardins, das ab 1246/47 dem wissenschaftlich besonders befähigten Nachwuchs der Zisterzienser dienen sollte und jetzt nach umfangreichen Restaurierungen vom Erzbistum Paris als Kulturzentrum genutzt wird⁶. Was architektonisch lückenhaft erscheint, fügt sich indes im städtischen Memorialraum zu größerer Dichte und Prägekraft⁷.

Auf Schritt und Tritt begegnet das Kulturerbe der Kollegien in Architektur und Kunst noch heute im englischen Oxford. Um ein Beispiel von vielen aus der Universitätsstadt an der oberen Themse zu nennen: Vom großen Merton College, das Walter de Merton, 1261 vom englischen König Heinrich III. (1216-1272) zum Kanzler ernannt und von 1274 bis 1277 als Bischof von Rochester fungierend, im Jahre 1264 gründete, sind unter anderem die prächtige gotische Kapelle und der Innenhof mit der beeindruckenden Bibliothek erhalten⁸. So wird in Oxford anschaulich, daß „die Gesamtuniversität als ein Ensemble von Kollegien“ zu begreifen ist⁹.

I.

So lag es in mehrerlei Hinsicht für meinen französischen Kollegen Universitätsprofessor Dr. Jacques Verger und mich nahe, dem Phänomen der universitären Kollegien eine internationale und interdisziplinäre Tagung am 12. und 13. Dezember 2008 zu widmen, die von Paris ausging, jedoch weit über diese Stadt und Frankreich ausgriff. Dies erschien um so dringlicher, als die letzte den *collegia* in supranationaler Perspektive gewidmete Tagung – mit einem rechts- und institutionengeschichtlichen Schwerpunkt – 20 Jahre zuvor in Siena und Bologna stattgefunden hatte¹⁰. Nun war das Europa des Mittelalters und der Renaissance in den Blick zu nehmen. Bereits im Laufe der Planungsphase und noch deutlicher der Tagung des Jahres 2008, die

En guise d'introduction : sur l'importance des collèges universitaires pour l'éducation et les savoirs, la culture et la religion dans l'Europe du passé et du temps présent

Andreas Sohn

Sur la colline de la rive gauche de la Seine à Paris qui a pris le nom de sainte Geneviève († vers 502), la patronne de la ville, s'étend une grande place. Celle-ci est dominée par le Panthéon, vaste construction à coupole de style classique, qui avait été conçue à l'origine comme église et devait finalement servir, après une histoire mouvementée, comme mausolée des hommes et des femmes illustres dans la mémoire collective de la nation française. La place autour du Panthéon est bordée par des bâtiments imposants : d'une part, à l'est, l'église Saint-Étienne-du-Mont commencée en 1492 et marquée à la fois par le gothique et la Renaissance, dans laquelle on trouve un magnifique jubé, le seul conservé de la ville, et les tombeaux du poète dramatique Jean Racine (1639-1699) et de Blaise Pascal (1623-1662), philosophe chrétien, mathématicien et physicien ; d'autre part, les édifices convexes qui semblent fermer la place vers l'ouest, au débouché de la rue Soufflot, à gauche, l'actuelle mairie du cinquième arrondissement, élevée par l'architecte de cour Jakob Ignaz Hittorf (1792-1867) originaire de Cologne, à droite un bâtiment devenu le siège de la Faculté de droit de l'Université de Paris dû à l'architecte Germain Soufflot (1713-1780). On trouve aussi parmi les édifices remarquables de la place, la bibliothèque Sainte-Geneviève érigée sur le flanc nord, du côté de la Seine, par Henri Labrouste (1801-1875) entre 1843 et 1850.

En ce lieu si chargé d'histoire se trouvait jadis le collège de Montaigu. L'année 1314 est généralement citée comme celle de la fondation. Une plaque commémorative à l'entrée de la bibliothèque (où s'étirent souvent de longues queues de lectrices et lecteurs avides de savoir et désireux d'être admis dans « le temple des livres ») évoque des figures importantes de la vie intellectuelle européenne qui sont passées ici pour leurs études : l'humaniste Erasme de Rotterdam (1466/67-1536) dont le nom a été donné au programme européen d'échanges pour les étudiants et à de nombreuses institutions de formation et universités, Ignace de Loyola (1491-1556), le fondateur basque des jésuites, et Jean Calvin (1509-1564), le futur réformateur de Genève. La tradition éducative de ce lieu, qui a pris forme dans des édifices à qui le destin a finalement assigné des fonctions diverses, s'étend donc des derniers siècles du Moyen Âge jusqu'à nos jours et y a fait converger de très nombreuses générations d'étudiants.

À l'origine, on trouve la figure de l'archevêque Gilles I^{er} Aycelin de Rouen (1311-1318) né en Auvergne vers 1250, à Glaine-Montaigut, devenu un proche confident du roi de France Philippe IV le Bel (1285-1314) et qui a été le parrain de son fils et plus tard successeur, Charles IV le Bel (1322-1328)¹. C'est lui qui décida de faire une fondation charitable en faveur d'étudiants en 1314. Mais l'érection formelle d'un collège semble ne s'être réalisée que des décennies plus tard ; les premiers statuts datent de 1402².

Quo qu'il en soit de la chronologie du processus d'érection du collège de Montaigu, cette fondation s'inscrit dans une sorte de vague de mécénat dans l'Europe de la fin du Moyen Âge. Les fondateurs de *collégia* étaient des abbés, des dignitaires ecclésiastiques et des chanoines

nes, des évêques et des archevêques, voire des cardinaux et des papes, et aussi des bourgeois respectés et fortunés, des comtes, des ducs et des rois, ainsi que leurs épouses. Il y a eu, à Paris, une série particulièrement remarquable de fondations de collèges, les premiers apparaissent sous des formes encore primitives à la fin du XIII^e siècle, ils se développent sur le plan institutionnel avec la naissance de l'université dans les premières décennies du XIII^e siècle, et par la suite se différencient tout en gagnant en importance et en nombre³, ce qui a accru leur poids dans la vie universitaire et intellectuelle. Preuve de la place considérable prise par ces institutions, on constate qu'aucune autre ville médiévale n'a compté autant d'institutions de ce type que Paris et, qui plus est, le nom du collège fondé en 1257 par Robert de Sorbon, chapelain de saint Louis, roi de France de 1226 à 1270, a fini par désigner ultérieurement toute l'université⁴. Un nombre remarquable de collèges – environ 70, selon les travaux spécialisés – existait donc dans le Paris médiéval qui comptait lui-même plus de 200 000 habitants au début du XIV^e siècle ce qui en faisait la ville la plus peuplée de l'Europe du temps⁵. Quant à la topographie sociale, ces institutions ont aussi marqué de leur empreinte la rive gauche où est né un quartier proprement universitaire, le Quartier latin. Globalement, le patrimoine architectural visible hérité des collèges médiévaux est très fragmentaire, ce sont des arcs ou des chapiteaux de chapelles, mais aussi des témoignages bien plus notables comme le réfectoire du collège des Cordeliers ou le collège dit des Bernardins, qui a servi, à partir de 1246-47, aux jeunes moines cisterciens doués pour les études ; après d'amples restaurations, il est utilisé maintenant comme centre culturel de l'archevêché de Paris⁶. Son caractère lacunaire sur le plan architectural n'empêche cependant pas le souvenir des collèges de se perpétuer avec une densité et une force bien plus grandes dans l'espace de mémoire de la ville⁷.

Et dans une ville comme Oxford en Angleterre, c'est à chaque pas qu'on rencontre encore aujourd'hui dans l'art et en architecture le patrimoine culturel des collèges. Pour ne citer qu'un des nombreux exemples visible dans cette ville universitaire située dans la vallée supérieure de la Tamise, pensons au grand collège de Merton que Walter de Merton, nommé chancelier par le roi Henri III d'Angleterre (1216-1272) en 1261 et évêque de Rochester de 1274 à 1277, a fondé en 1264, et dont sont conservés, entre autres, la somptueuse chapelle gothique et la cour intérieure ainsi que l'impressionnante bibliothèque⁸. On voit bien ainsi concrètement à Oxford, selon l'expression de Frank Rexroth, « die Gesamtuniversität als ein Ensemble von Koll legien » (« toute l'université comme un ensemble de collèges »)⁹.

I.

On comprend donc aisément que soit venue à mon collègue Jacques Verger et à moi-même l'idée d'organiser un colloque international et interdisciplinaire sur les collèges universitaires les 12 et 13 décembre 2008, un colloque parti du cas parisien, mais de plus large portée car dépassant le cadre de cette ville et même du royaume de France. Le projet s'imposait d'autant plus que le dernier colloque consacré aux *collegia* dans une perspective supranationale – avec une forte insistance sur l'histoire juridique et institutionnelle – avait eu lieu vingt ans plus tôt, à Sienne et à Bologne¹⁰. Le moment était donc venu d'envisager l'Europe du Moyen Âge et de la Renaissance. Mais déjà au cours de la préparation et encore plus nettement pendant le déroulement du colloque de 2008 qui a eu lieu aux universités de Paris IV-Sorbonne et Paris XIII, est apparu

Fonder un collège au XIII^e siècle

Jacques Verger

Le grand siècle des collèges universitaires a certainement été, au Moyen Âge, le XIV^e siècle. Un certain nombre sont cependant apparus dès le XIII^e, surtout dans la seconde moitié du siècle. Quelques-uns, mieux documentés que les autres, ont fait l'objet de monographies, mais le phénomène même de la « naissance des collèges » mériterait d'être envisagé globalement, pour lui-même. Les réflexions qui suivent voudraient présenter, à défaut d'une analyse approfondie qui exigerait encore beaucoup de recherches préalables, quelques jalons et suggestions pour cette étude à venir.

1. Bilan du XIII^e siècle

On s'en tiendra ici aux « collèges séculiers », en laissant de côté les maisons régulières (prieurés, couvents, abbayes) accueillant des étudiants moines ou chanoines réguliers, pour lesquelles l'appellation même de collège est d'ailleurs discutable.

Si l'on s'en tient aux chiffres donnés dans l'ouvrage classique d'Hastings Rashdall, il apparaît clairement qu'au XIII^e siècle le collège était avant tout une institution parisienne. Selon les listes de Rashdall, onze collèges « séculiers » ont été fondés à Paris au XIII^e siècle, trois petits collèges dans la première moitié du siècle (le collège de Constantinople et ceux des Bons-Enfants de Saint-Honoré et de Saint-Victor) et huit, souvent plus importants, après 1250 (les collèges de la Sorbonne, du Trésorier, d'Abbeville, de Dacie, d'Uppsala, d'Harcourt, des Bons-Enfants d'Arras et des Cholets), auxquels on est tenté de rattacher les collèges du cardinal Lemoine (1301) et de Navarre (1305) dont la création, au tout début du siècle suivant, constitue une sorte de point d'orgue de cette première phase de l'histoire des collèges parisiens, qui s'interrompt ensuite pendant quelques années¹.

C'est dans la seconde moitié du XIII^e siècle seulement que l'institution collégiale est apparue en Angleterre, où elle était promise à un bel avenir, avec Balliol (1261-1282), Merton (1264) et University College (1280) à Oxford² et Peterhouse (1284) à Cambridge³. Elle restait en revanche à peu près totalement absente des universités méridionales, où on ne peut faire état que de la fondation avortée de Vidal Gautier à Toulouse (1243)⁴ et du très modeste collège d'Avignon à Bologne (1267)⁵.

Au total donc, une petite quinzaine d'établissements seulement et une capacité d'accueil bien limitée – guère plus de deux cents bourses sans doute. Mais il ne faut pas oublier que, dès cette époque, le problème de l'hébergement et de l'entretien des étudiants avait donné naissance à d'autres systèmes, moins complexes mais sans doute plus répandus et non dépourvus d'efficacité : pensions, *halls*, « bourses », etc.⁶. La distinction n'est d'ailleurs pas toujours très claire à cette époque entre ces diverses institutions et les collèges proprement dits : si dans tous les cas s'y développait une certaine forme de vie commune, certains collèges, tel University College à Oxford⁷, n'ayant pas reçu de bâtiments propres dès leur fondation, ont d'abord fonctionné comme des *bursae* tandis que d'autres, comme la Sorbonne, ont accueilli très tôt des hôtes payants⁸, ce qui les rapprochait des *halls* et autres pensions tenues par des gradués. Comme le

montrent les hésitations du vocabulaire, bien analysé dans un ouvrage récent, ce n'est que progressivement que la spécificité des collèges s'est imposée aux yeux mêmes des contemporains⁹.

2. Pourquoi des collèges ?

Le problème des « motivations des fondateurs de collèges »¹⁰ a souvent été étudié et peut être éclairé par les considérants assez explicites généralement contenus dans les préambules des actes de fondations ou des statuts primitifs des collèges, là du moins où il en a existé et où ils ont été conservés.

Naturellement, le désir charitable de venir en aide à de « pauvres écoliers » et autres « bons enfants » pour leur permettre de mener à bien leurs études, est presque toujours invoqué¹¹, mais il faut se garder de toute surinterprétation.

D'une part, il est clair que la « pauvreté » dont il s'agit ici, ne renvoie pas à un état social permanent, mais simplement à l'incapacité où pouvaient se trouver certains étudiants, surtout s'ils étaient étrangers à la ville universitaire, à disposer sur place des ressources suffisantes pour vivre et étudier convenablement¹².

D'autre part, on constate aisément que cette motivation charitable, systématiquement invoquée, s'accompagnait souvent d'autres raisons, sans doute plus prégnantes.

Il y avait d'abord des raisons religieuses : fonder un collège, c'était faire œuvre pie, s'assurer parfois une sépulture et en tout cas des messes et des prières pour le salut de son âme et de celle de ses parents¹³ ; à cet égard, une fondation de collège était tout à fait comparable à une fondation de chapelle, de collégiale ou d'hôpital. Notons cependant que cet aspect religieux ne doit pas être exagéré, ne serait-ce que parce que toutes les fondations de collèges n'ont pas été au XIII^e siècle des fondations funéraires. Certains fondateurs de collèges l'ont fait de leur vivant et parfois même longtemps avant leur mort, avec l'intention de suivre personnellement le développement de leur création et pas simplement d'en recueillir les fruits spirituels. Ainsi en alla-t-il de Robert de Sorbon, qui ouvrit la *domus de Sorbona* en 1257 et ne mourut qu'en 1274¹⁴, de Walter de Merton (1264 et 1277)¹⁵ ou de Guillaume de Saana, fondateur du collège du Trésorier à Paris vers 1266, qui ne disparait qu'en 1280 ou 1281¹⁶.

Par ailleurs, on a souvent mis en relief le poids, dans les fondations de collèges, de la sollicitude familiale ou de la solidarité géographique ; pour reprendre deux exemples déjà cités, le collège de Merton, qui comptait pourtant vingt places, était essentiellement destiné à la famille du fondateur¹⁷, celui du Trésorier serait exclusivement réservé à des étudiants originaires des archidiaconés du Grand-Caux et du Petit-Caux ou à défaut du diocèse de Rouen¹⁸.

Enfin, même si les textes le disent moins clairement, certains fondateurs de collèges obéirent certainement à des motivations d'ordre intellectuel : favoriser l'essor du *studium*, permettre à de « bons étudiants » de travailler dans des conditions favorables, c'est-à-dire à l'abri du besoin, dans un cadre matériel décent, sinon confortable, à l'écart des désordres et des tentations de la rue et parfois, ce qui était particulièrement précieux, avec l'accès garanti à une bibliothèque, luxe que bien peu d'étudiants pouvaient alors s'offrir à titre personnel. Ces préoccupations, que l'on pourrait dire méritocratiques, sont évidentes dans le cas du collège de Sorbonne¹⁹, même si on ne sait comment Robert de Sorbon et ses successeurs s'y prenaient pour repérer les meilleurs éléments parmi les « pauvres maîtres ès-arts » à qui ils offraient la possibili-

ont presque toujours tenu à préciser quelles études ils souhaitaient que fassent les étudiants de leur collège (arts, théologie ou droit)⁴⁷, qu'ils leur ont parfois même offert la possibilité de suivre un cursus complet, commençant par les arts pour déboucher sur la théologie ou le droit⁴⁸ et qu'ils n'ont pas manqué d'insister sur l'ardeur au travail et la volonté de réussir dont ils devaient faire preuve⁴⁹.

6. Conclusion

En définitive, il en va sans doute des collèges comme des universités elles-mêmes ; les uns et les autres étaient encore peu nombreux à la fin du XIII^e siècle, les uns et les autres ont dû se constituer de manière progressive et empirique, sans véritables modèles pré-existants. Mais leur essor simultané témoigne du succès global du mouvement universitaire. À la fin du Moyen Âge et *a fortiori* à l'époque moderne, les collèges pourront apparaître comme des alternatives à l'université, permettant d'échapper aux disfonctionnements de plus en plus évidents de celle-ci. Mais au XIII^e siècle, les collèges n'étaient nullement l'expression d'une critique de l'enseignement universitaire, ils restaient au contraire très proches de l'université, on peut même dire qu'ils en étaient partie intégrante, comme en témoignent les liens étroits existant par exemple entre la Sorbonne et la faculté de théologie de Paris⁵⁰, et ne visaient à rien d'autre qu'à contribuer à la réussite sociale et intellectuelle de l'institution nouvelle.

Zusammenfassung

Etwa 15 universitäre Kollegien für den Säkularklerus sind im 13. Jahrhundert entstanden, davon zwei Drittel in Paris. In der Theorie waren sie dafür bestimmt, armen Studenten Unterkunft zu gewähren, aber sie dienten in der Realität vor allem den Verwandten oder Landsleuten der Gründer dazu, den Studien nachzugehen beziehungsweise dieses zu begünstigen. Diese Kollegien lassen sich weder aufgrund ihrer Größe noch aufgrund ihrer Organisation einem einzigen institutionellen Modelltyp zuordnen. Ebenso können sie nicht als einfache Überführung des Systems der Klöster und Priorate der monastischen und anderen religiösen Gemeinschaften in die Lebenswelt der Universitäten und besonders der Studierenden begriffen werden. Trotz der feststellbaren Vielfalt gibt es seit den Anfängen der Kollegien Gemeinsamkeiten, die wie folgt zu fassen sind: eine finanzielle Grundausstattung, die es ihnen erlaubt, insbesondere geeignete Gebäude zu erwerben; eine gemeinsame, die Disziplin wahrende Lebensform der Stipendiaten, welche der Kontrolle von „Provisoren“ und „Visitatoren“ unterworfen ist, die als kirchliche und universitäre Verantwortungsträger handeln; schließlich günstige Bedingungen für die geistige Arbeit (Bibliothek und Möglichkeiten, gemeinsame schulmäßige Übungen sogar im Inneren des Kollegs abzuhalten). Die Kollegien waren im 13. Jahrhundert noch nicht Orte der Lehre im eigentlichen Sinne, sondern trugen zum Aufstieg der ersten Universitäten (vor allem Paris und Oxford) dadurch bei, daß sie deren soziale und pädagogische Dynamik verstärkten.

Summary

Some fifteen university colleges for the secular clergy, two thirds of them in Paris, had their start during the 13th century. In theory they were intended to provide board for poor students, but in reality they served the relatives or compatriots of the founders, enabling or promoting their studies. These colleges did not follow any single model, whether in size or organisation. Likewise they cannot be understood as simple transpositions of monasteries, priories or other religious communities into universities, a fact especially true for the students. In spite of their obvious variety, they nevertheless shared several common features from the very beginning on: financial wherewithal that, in particular, allowed them to acquire suitable buildings; a disciplined and common way of life for the stipendiaries under the supervision of "provisors" and "visiting inspectors", who acted as ecclesiastical and university authorities; and last but not least, favorable conditions for spiritual and intellectual work such as libraries and opportunity for scholarly exercises even within the colleges. In the 13th century the colleges were not yet places of systematic teaching, but they contributed to the rise of the first universities (especially at Paris and Oxford) by strengthening their social and pedagogical dynamism.

Notes

- 1 Hastings RASHDALL, *The Universities of Europe in the Middle Ages*, a new edition by Frederick M. POWICKE and Albert B. EMDEN, 3 vol., Londres 1936 ; voir la liste des collèges parisiens dans le vol. I, p. 536-539 ; à la différence de Rashdall, je ne retiens pas pour le XIII^e siècle le collège de Calvi dont on admet aujourd'hui qu'il apparaît seulement au XIV^e (voir dans le présent volume la contribution de Claire Angotti). Je ne retiens pas non plus le projet de Raoul d'Aubusson, doyen de Chartres, pour la fondation d'un collège pour dix « pauvres écoliers », car, malgré l'autorisation reçue du pape le 23 janvier 1268, ce projet ne semble pas avoir de suite au XIII^e siècle (*Charterarium Universitatis Parisiensis*, Heinrich DENIFLE et Émile CHATELAIN [éd.], t. I, Paris 1889, n° 420). Enfin, la date exacte de fondation du collège de Skara reste incertaine, entre la fin du XIII^e et le début du XIV^e siècle, comme on le verra par la contribution d'Élisabeth Moronet dans le présent volume.
Rappelons par ailleurs qu'il existait à Paris deux collèges d'origine « pré-universitaire » puisque leur fondation remontait aux années 1180, le collège des Dix-Huit et le collège Saint-Thomas ou Saint-Nicolas du Louvre, mais toujours actifs au XIII^e siècle (RASHDALL, *The Universities of Europe* [cité supra], I, p. 536).
- 2 RASHDALL, *The Universities of Europe* (voir n. 1), III, p. 175-184 ; pour les collèges d'Oxford, voir aussi *The History of the University of Oxford*, I, Jeremy I. CATTO (ed.), *The Early Oxford Schools*, Oxford 1984, p. 225-263.
- 3 RASHDALL, *The Universities of Europe* (voir n. 1), III, p. 295-298.
- 4 *Ibidem*, II, p. 172. Les historiens toulousains hésitent à parler de « collège Saint-Raymond » dès le XIII^e siècle, bien qu'à partir de 1233 des étudiants pauvres aient été assez régulièrement hébergés, semble-t-il, dans un local particulier à l'intérieur de cet ancien hôpital relevant des chanoines réguliers de Saint-Sernin : peut-on en effet parler de « collège » pour un simple hébergement collectif, en l'absence d'acte de fondation, de statuts, de vie commune, de bourses ? Voir Jean FAURY, *Les collèges à Toulouse au XIII^e siècle*, dans *Les universités du Languedoc au XIII^e siècle* (*Cahiers de Fanjeaux*, 5), Toulouse 1970, p. 274-293, et Yves DOSSAT, *Université et inquisition à Toulouse. La fondation du collège Saint-Raimond (1250)*, dans *Enseignement et vie intellectuelle (IX^e-XVI^e siècle)*. Actes du 95^e Congrès national des Sociétés savantes. Reims, 1970. *Philologie et histoire jusqu'à 1610*, t. I, p. 227-238.
- 5 RASHDALL, *The Universities of Europe* (voir n. 1), I, p. 198.
- 6 Sur le système des *halls* à Oxford, voir *The Early Oxford Schools* (voir n. 2), p. 176-184 et 225-227 ; le système parisien des pensions d'étudiants est bien décrit, pour une période, il est vrai, légèrement postérieure dans William J. COURTEMAY, *Parisian Scholars in the Early Fourteenth Century. A Social Portrait*, Cambridge 1999, p. 81-91.

Piété et honneur Profil des fondateurs des collèges nordiques à Paris au Moyen Âge

Élisabeth Mornet

Au cours du XIII^e siècle, au confluant du prodigieux essor de l'institution universitaire, en particulier de l'université de Paris, et de la croissance du nombre des étudiants ressortissants des royaumes scandinaves – qui fréquentèrent les écoles parisiennes avant même que l'université n'existant en tant que telle¹ –, se situe la multiplication des collèges, maisons d'accueil pour les étudiants, notamment dans la seconde moitié du siècle. Une quinzaine de collèges séculiers vinrent le jour avant 1300 dans la capitale française² et les hommes du Nord participèrent activement aux fondations, puisqu'ils sont à l'origine de trois d'entre elles, dans le dernier quart du XIII^e siècle, auxquelles vint s'ajouter une quatrième, dans les années 1310-1320.

La première fondation, celle de la *domus Dacie* – le terme de « collège » n'est jamais utilisé à l'époque pour désigner les institutions dont il sera question, le terme consacré étant celui de *domus scolarium* –, eut lieu vers 1275, pour accueillir les étudiants venus du royaume de Danemark. Son premier emplacement était rue des Anglais³. Trois collèges suédois vinrent ensuite le jour pour accueillir les étudiants issus de trois diocèses suédois : la *domus* d'Uppsala, située entre la rue Serpente et la rue des Deux-Portes ; celle de Skara, rue Jean-de-Beauvais ; celle de Linköping, rue Saint-Hilaire, au coin de la rue des Carmes⁴. L'histoire de la maison de Skara dans les derniers siècles du Moyen Âge a été retracée dans l'étude très fouillée du chanoine Gabriel, accompagnée de quelques éléments concernant les deux autres collèges suédois⁵. Néanmoins, Gabriel fit l'impasse sur la maison de Dacie, dont les origines sont maigrement documentées ; d'autre part, il ne s'intéressa guère aux personnages centraux des fondations, à savoir les fondateurs eux-mêmes, tous ecclésiastiques de haut rang appartenant aux églises cathédrales nordiques. Autant que les sources le permettent, la présente réflexion entend donc revenir en premier lieu sur la fondation du collège danois ; en second lieu, elle se concentrera sur le profil et les mobiles des promoteurs. Il est couramment admis que l'action de fonder un collège répondait à des desseins aussi bien individuels que collectifs : acte de piété, expression de solidarités familiales ou régionales, miroir de la réussite sociale, intérêt pour la pédagogie... Sans prétendre renouveler les résultats d'études antérieures exemplaires sur la question⁶, je voudrais montrer comment les clercs nordiques étaient bien insérés vers 1300 dans les grands courants intellectuels et sociaux qui irriguaient alors l'Occident.

I.

La fondation du collège de Dacie s'avère avoir été la plus précoce, mais elle est aussi la plus obscure. Il est en effet difficile de démêler les fils d'une tradition mal assurée et multiforme établie à partir d'une documentation pour l'essentiel très postérieure. Le noyau commun à toutes les spéculations est constitué par un extrait de plaidoirie devant le Parlement, dans le cadre d'un procès intervenu dans les années 1380, entre, pour simplifier, le recteur et l'université de Paris d'une

part et maître Jean de Dacie, chanoine de Roskilde, étudiant en droit et alors procureur de la maison de Dacie, d'autre part⁷. Le voici :

« Messire Jehan diet que l'an MCCLXXV un docteur du pays de Dace donna un hostel assis a Paris pour les escolliers du royaume de Dace à tiltre, et depuis en lieu dudit hostel les escolliers du royaume de Dace à tiltre de permutation et eschange ont eu un autre hostel assis emprés les Carmes »⁸.

À partir de cela, de multiples assertions sur l'identité du « docteur du pays de Dace » ont été formulées. L'une d'elles peut être écartée d'emblée, pour des raisons sur lesquelles je ne m'étiendrai pas : celle de Hans Gram, érudit, professeur et homme d'État danois du XVIII^e siècle, qui fait de ce docteur l'archevêque élu de Lund Erland Erlandsen, ayant succédé à son frère Jakob en avril 1274 et mort avant d'avoir reçu le pallium le 23 août 1276⁹. Une autre hypothèse avance qu'il s'agirait de *Johannes de Dacia*, maître ès arts de l'université de Paris aux alentours de 1280, auteur de plusieurs ouvrages, dont une *Summa grammatica*¹⁰. L'identité de Jean de Dacie, un des quatre maîtres danois qui acquièrent une certaine notoriété en enseignant à la faculté des arts dans le dernier tiers du XIII^e siècle¹¹, est néanmoins très incertaine. Une tradition tenace, dont la *Gallia christiana* porte sans doute la responsabilité, fait de ce Jean de Dacie un chanoine de Sainte-Geneviève. S'appuyant sur l'obituaire de l'abbaye qui, en date du 5 octobre, célébrait l'anniversaire de *magister Johannes Dacus*¹² et mentionnait une donation de livres, la *Gallia* ajoutait qu'il avait concédé aux écoliers du royaume de Danemark étudiant à Paris une nouvelle maison¹³. La mention d'une « maison de maître Jean de Dacie » en 1329-1330, dans le fameux document appelé le « compte des bourses », rendait plausible cette attribution¹⁴. La maison en question devait se trouver dans la censive de Sainte-Geneviève, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève¹⁵.

Cette *doxa* encore entretenue par l'historiographie non danoise a le grand inconvénient de n'avoir pas été soigneusement vérifiée¹⁶. Elle repose en effet d'une part sur un présupposé, à savoir que le titre de « docteur » utilisé en 1385 désignait un « maître ès arts » : à ma connaissance, à l'université de Paris, le titre de maître pouvait s'appliquer à un docteur en théologie, inversement un maître ès arts n'y était jamais appelé docteur. D'autre part on n'a pas prêté attention à un autre témoignage exprimé dans une phase ultérieure du procès devant le Parlement, qui localise la maison de Dacie :

« [...] Y a plusieurs estudians dient que ancennement vn vaillant homme du pays avoit vne maison en la rue des Anglois à Paris »¹⁷.

La localisation dans la rue des Anglois est confirmée par un document conservé dans un manuscrit très postérieur, qui révèle aussi un nom de fondateur. Il s'agit de la traduction en danois, découverte au verso de la première page d'un recueil de pièces juridiques (*dombog*) daté de 1596, d'un *vidimus*, effectué par l'official de Paris le 5 août 1342, de l'attestation, émanant elle aussi de l'officialité parisienne en date du 18 septembre 1284, d'un legs aux pauvres étudiants danois : il concernait une maison située rue des Anglois. En voici le début :

« À tous ceux qui verront et liront cette présente, l'official de Paris, salut en Notre-Seigneur. Qu'il soit connu que nous, l'an de la naissance du Seigneur 1<3>42, le lundi après le jour de saint Pierre-aux-liens [1^{er} août], avons vu la lettre ci-après reproduite. "L'official de Paris, à tous ceux qui verront cette lettre, salut en Notre-Seigneur. Pour que les décisions des hommes probes puissent être affermies, notamment celles qu'ils prennent lorsqu'ils sont à l'article de la

Zusammenfassung

Im letzten Viertel des 13. Jahrhunderts und zu Beginn des 14. Jahrhunderts wurden vier Kollegien in Paris gegründet, um aus den Königreichen Dänemark und Schweden stammende Studenten aufzunehmen. Mit diesen neuen Einrichtungen gehören ihre Gründer zu den tatkräftigsten in der ersten Blütezeit der Pariser Kollegien. Der vorliegende Beitrag behandelt zunächst die bislang unzulänglich bekannte Gründerpersönlichkeit des dänischen, gegen 1275 entstandenen Kollegs, welches im übrigen die älteste Einrichtung von den vier erwähnten Kollegien war. Die Initiative ordnet sich in die Bemühungen der dänischen Kirche ein, die universitären Studien zu fördern. Indem der aus dem hohen Klerus Dänemarks kommende Gründer, seine Person und sein Wirken, erhellt wird, zudem diejenigen der schwedischen Kollegien, die nach den Städten beziehungsweise Bischofssitzen Linköping, Skara und Uppsala hießen, zeichnen sich individuelle und kollektive Motive bei diesen Vorgängen ab. Was die aus der sozialen und geistigen Elite der beiden Königreiche hervorgegangenen Gründer bewegt hat, ist in der Ehre derselben und ihrer Familien sowie in der Sorge um ihr eigenes Seelenheil begründet. Weiteres ist zu beachten. Die Gründer wurden durch das Handeln der Domkapitel, denen sie angehörten, und die Unterstützung der Bischöfe begünstigt, die selbst aus diesen kamen und ehemals brillante Studenten in Paris gewesen waren. Alle, Gründer wie Unterstützer, teilten die Überzeugung, daß die universitäre Ausbildung für das Ansehen ihrer Kirche bedeutsam war.

Summary

In the last quarter of the 13th century and the beginning of the 14th, four Parisian colleges were founded expressly to accept students from the kingdoms of Denmark and Sweden. The founders of these new institutions were among the most active during the first heyday of the Paris colleges. The present article considers first the hitherto inadequately-studied founder of the Danish college, which was established c. 1275 and thus was the oldest of the four colleges. His initiative grew out of the efforts of the Danish church to promote university studies. The founder from Denmark was a member of the Danish high clergy. The Swedish colleges were named after the episcopal sees of Linköping, Skara, and Uppsala. The article illuminates the personality and achievements of the founders. In this way the article shows both the individual and collective motives involved in the colleges foundations. It was honor that motivated the founders, all members of the social and spiritual elites in their kingdoms – honor both for themselves individually and for their families. They were also concerned to ensure their salvation. The founders received active support from the cathedral chapters to which they belonged as well as from the bishops, who came from these bodies and had formerly been brilliant students at Paris. All – founders and supporters alike – shared the conviction that a university education was important for the prestige of their church.

À la conquête de l'autonomie ? Querelles autour du droit patronal dans les collèges de Cahors et Toulouse (XIV^e–XV^e siècles)

Patrice Foissac

La question du « gouvernement des collèges » et de la part variable d'autonomie laissée à leurs pensionnaires n'est pas un problème spécifique aux universités de Cahors et Toulouse – nous l'avons plusieurs fois rencontrée dans ce colloque –, mais nous avons choisi d'aborder cette question pour l'associer à l'une des principales originalités de ces deux universités : la prépondérance des études de droit et l'institution – parfois même la confiscation – de la plupart des bourses collégiales en faveur des juristes. Ces derniers sont des étudiants assez âgés – même si la faiblesse des études d'arts dans le Midi peut nuancer cette appréciation – peu portés par leurs études à se soumettre à l'autorité lointaine et incomptente de certains patronats ou, au contraire, aux convoitises de tutelles trop proches. Sauf exception, ils ne disposent pas de maîtres particuliers dont l'autorité pourrait relayer et appuyer celle du patron. Dans la plupart des cas, ils sont dirigés par l'un des leurs, élu pour un an avec le titre de prieur, investi de pouvoirs limités et contrôlé par les assemblées générales. Peut-on alors accorder quelque crédit aux anciens historiens de l'Université de Toulouse qui ont dénoncé la trop grande autonomie des collégiats, « cause principale du misérable état de l'Université de Toulouse au dix-septième siècle » ?

« La cause principale était la décadence des collèges [...]. Les collégiats y vivaient sans être surveillés, nommaient eux-mêmes leurs collèges, dépensaient les revenus sans compter, ne réparaient pas les bâtiments ; les aumôniers qui auraient dû les régenter, ne se conduisaient pas mieux qu'eux ; ils trafiquaient de leurs places et les traitaient comme des bénéfices ordinaires, sans tenir compte des anciennes fondations. La plupart des étudiants ne suivaient aucun cours, s'absentaient, reprenaient sans permission, et leur existence se passait en querelles et en débauches¹ ».

Pour éventuellement répondre à cette redoutable question, nous avons tenté d'établir une typologie du gouvernement des collèges, typologie sommaire et peut-être arbitraire mais qui aura au moins le mérite d'inclure la quasi-totalité des établissements cadurciens et toulousains.

1. Les collèges restés sous tutelle

À Cahors et Toulouse ce sont souvent les premiers collèges fondés pour des artiens, avant que les études juridiques n'établissent un quasi-monopole. Ce sont tous de petits collèges c'est-à-dire, si on les rapporte à l'échelle parisienne, de très petits collèges, de moins de dix pensionnaires, chapelains inclus.

En raison de l'âge des boursiers, la présence classique d'un patron-protecteur associé à un gouverneur, maître ou aumônier, y reste étroite et bien supportée. Seules ont pu varier les formes de cette tutelle patronale ; sans s'enfermer dans une nouvelle typologie secondaire trop formelle, on peut toutefois discerner une évolution et quelques tendances.

Les familles

La première, la plus archaïque peut-être, est de réserver le patronat à la famille du fondateur : c'est le choix fait par Arnaud de Verdale en 1337. Le collège de Verdale devait, d'après les dispositions testamentaires fort détaillées d'Arnaud, rester dans sa famille. Le patronat était confié à la branche mâle, d'abord conjointement à ses deux frères, Raymond et Bernard, puis au survivant. Par la suite, ce patronat devait demeurer à leurs descendants. Allant même jusqu'à prévoir l'extinction du nom, Arnaud attribue dans ce cas l'intégralité du droit de patronat à sa famille maternelle, sage précaution car c'est bien cette dernière parenté qui jouit des droits de patronat dès le début du XV^e siècle². Mais les héritiers paraissent plutôt embarrassés par cette sollicitude lignagère comme en témoigne une nomination effectuée en 1418. C'est Géraud Besson, recteur de l'Université de Toulouse, qui procède à l'*adeptio possessionis* d'un collégial, par le pouvoir à lui attribué par noble Bernard *Alzéi*, seigneur de La Calmette, diocèse d'Uzès, patron du collège « appelé de Verdale »³... En cas d'extinction complète des deux familles, le chapitre cathédral de Carcassonne devait alors récupérer le patronat du collège. En outre, dès la fondation, est prévu un droit de subrogation si, sous trois mois, une place vacante n'a pas été pourvue par les patrons. Les premiers bénéficiaires en sont les consuls du lieu de Saissac puis, à défaut, les chanoines du chapitre cathédral de Carcassonne.

La seconde tendance, qui ne dépend pas d'une évolution chronologique particulière, priviliege ce qu'on peut aussi qualifier de tutelle mixte, associant à la famille les autorités ecclésiastiques séculières, l'Université ou le corps municipal. Ce choix peut se justifier par la prise de conscience des insuffisances d'une tutelle familiale trop éloignée et souvent inapte à apprécier les exigences particulières d'une fondation universitaire.

Ainsi, le premier fondateur de collège à Toulouse, Guillaume de Montlauzun, issu de petite noblesse quercinoise, ne fait pas le choix de privilégier sa famille. Le patronat de sa fondation toulousaine est en effet confié à un conseil local de trois membres dont un laïc : le prieur de Saint-Pierre-des-Cuisines, le capitoul du Capitoulat (quartier) de Saint-Pierre-des-Cuisines et le recteur de l'Université, le droit de présentation restant à la famille du fondateur, « dans la maison paternelle » précise Guillaume de Montlauzun⁴. La réforme du collège, réduisant de six à deux le nombre de places, « réserve » les droits de patronat sans autre précision et, en 1421, les susnommés revendentiquent l'attribution d'une place de collégial déclarant agir *in defectu aliorum de parentela ejusdem domini fundatoris*⁵.

Le patronat universitaire

Le fondateur du collège de Narbonne, Gasbert de Laval, écarte plus nettement sa famille et nomme au patronat le recteur de l'Université de Toulouse. Cependant, le patronat du recteur ne produit son plein effet dans le domaine de la collation aux places vacantes qu'au prix d'un strict respect des délais impartis, à savoir un mois après la notification de la vacance. En cas de non-respect de ce délai, l'abbé de Saint-Sernin et, en dernière position, l'archevêque de Toulouse lui sont subrogés. A ce dernier appartient dans tous les cas l'institution du collégial. De ces dispositions statutaires subrogatoires compliquées vont naître d'après querelles et le collège de Narbonne présente ainsi plusieurs cas de controverse sur les droits patronaux⁶.

Il en va peut-être de même pour le collège toulousain de Montrevé (dit aussi de Lectoure ou des Agulhiers ou Saint-Mathurin) dont le fondateur ne précise pas, dans son testa-

Lorsque les collégiats, eux, revendentiquent cette autonomie, c'est d'abord celle du recrutement, la défense du collège pouvant très avantageusement être assurée par d'autres moyens que le patronat, Cour pontificale ou monarchie. La communauté souhaite instaurer la cooptation plutôt que de se voir imposer le candidat d'un patron. À l'époque où prospèrent les collèges toulousains, la bourse collégiale est devenue un enjeu important ; pour les familles qui ont pu y placer l'un des leurs, il n'est plus question de l'abandonner aux caprices d'un patron. A contrario, il faut rappeler que certains collèges refondés ou tardivement réformés comme Saint-Raymond ou le collège de Rodez à Cahors, devenu de Rodez-et-Laval, voient la tutelle patronale résister ou se renforcer pour la même raison. Au-delà du simple prestige, l'affirmation des droits patronaux sur le recrutement permet de maintenir ou même élargir son propre réseau d'influences.

L'autonomie ainsi acquise ou conservée était-elle un facteur intrinsèque de désordres ? Il est difficile de répondre sans aborder les questions plus vastes du maintien de la discipline et de la gestion du domaine mais il ne semble pas que les collèges autonomes aient connu une « décadence » plus rapide et plus sensible que les établissements restés sous tutelle. En tout cas, au-delà des inévitables mentions de dissipation ou de crises passagères, on ne retrouve pas cet argument particulièrement mis en avant par les patrons évincés ou contestés.

Zusammenfassung

An den Universitäten Cahors und Toulouse wurde die Autonomie der Leitung, Verwaltung und Aufnahme der Studierenden den ersten juristischen Kollegien gewährt, und zwar von dem angesehensten Gründer, Papst Innozenz VI. Diese Autonomie wurde von einem *consortium* oder *collegium* unter Führung des gewählten Priors gemeinschaftlich wahrgenommen, was zweifellos die Genese der Einrichtungen beeinflußt hat, die sich durch ihre Schutzherrnen zu eingeengt sahen. Wie entwickelten sich nun die anderen Gründungen in bezug auf dieses institutionelle Modell? Um darauf eine Antwort zu geben, ist es unerlässlich, eine Typologie der Einrichtungen in Cahors und Toulouse angesichts des patronalen Schutzes zu erstellen, wobei hierbei die Willensbekundungen der Gründer und die aufeinander folgenden Reformen zu berücksichtigen sind. Auf der Grundlage reichlich sprößender Quellen ergibt sich eine Typologie, die gegen Ende des 15. Jahrhunderts drei große Institutionsformen erkennen läßt: diejenigen, die wegen ihrer beschränkten Größe des patronalen Schutzes bedurften; die Kollegen, deren Autonomie seit der Gründung erworben ist oder niemals in Frage gestellt worden ist, ergänzt um diejenigen, deren Schutzherrschaft zu schwach war, um den Weg zur Eigenständigkeit zu versperren; schließlich einige unter den Schutz eines weltlichen Herrschers geratene Einrichtungen, die allenfalls eine begrenzte Autonomie genossen.

Summary

At the universities of Cahors and Toulouse autonomy in the governance, administration and enrolment of students was granted to the first colleges of law, and indeed by the most distinguished founder, Pope Innocent VI. This autonomy was executed jointly by a *consortium*

or collegiate body under the leadership of the elected prior, which had doubtless influenced the origin of the arrangement; they saw themselves too hemmed in by their patrons. How did the other collegiate foundations develop in relation to this institutional model? In order to answer this question, it is necessary to draw up a typology of the institutions at Cahors and Toulouse with respect to the oversight exercised by patrons, and as well to take account of the expressed will of the founders and of the subsequent reforms. On the basis of an abundant number of sources, a typology can be drawn up that manifests three broad institutional forms by the end of the 15th century: those that need protection by a patron because of their limited size; those colleges that were in possession of autonomy from the time they were established or whose autonomy was never challenged, along with those whose patrons were too weak to block the way to independence; and last some arrangements that came under the protection by a secular ruler, which in any case enjoyed a limited autonomy.

Notes

- 1 André MOLINIER, Étude sur l'organisation de l'Université de Toulouse aux XIV^e et XV^e siècles (1309-1450), dans Histoire Générale de Languedoc, t. VII, Toulouse 1879, p. 608. Les historiens de l'Université de Cahors ne sont pas en reste ; évoquant des enquêtes épiscopales sur l'état des collèges aux XVII^e et XVIII^e siècles, ils les commentent ainsi : « Ces commissaires trouveront partout le désordre le plus affreux, les bâtiments tombant en ruines, les chambres des boursiers à peu près inhabitables, les statuts sans vigueur, les études complètement négligées (...). On peut aisément s'imaginer quel ordre devait régner dans une maison dirigée par un prieur de 22 ans. ». Joseph BAUDEL, Jacques MALINOWSKI, L'Université de Cahors, dans Bulletin de la Société des Études du Lot, 1878, t. IV, p. 132.
- 2 Marcel FOURNIER, Les Statuts et priviléges des Universités françaises depuis leur fondation jusqu'en 1789, Paris 1890-1894, 4 vol., t. I, n° 593, p. 552.
- 3 Archives départementales de la Haute-Garonne, 3 E 4391, f. 53.
- 4 FOURNIER, Statuts (voir n. 2), t. I, n° 699, p. 654.
- 5 *Ibidem*, n° 790, p. 753.
- 6 Archives départementales de la Haute-Garonne, 3 E 4394, f. 83 ; 101 H 183, cahier 25, f. 5.
- 7 Célestin DOUAIS, Un nouveau collège universitaire à Toulouse au XIV^e siècle, dans Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France, 1894-95, (1895), p. 185-196.
- 8 Archives départementales de la Haute-Garonne, 101 H 172, f. 35-36.
- 9 Archives municipales de Cahors, fonds Greil, pièce 112 ; FOURNIER, Statuts (voir n. 2), t. II, n° 1463.
- 10 Jean-Baptiste MARQUETTE et Pierre ROUDIER, Pierre Sulpin, évêque de Bazas, et la fondation du collège de Saint-Flour à Toulouse, dans Annales du Midi, 1963, t. 75, p. 164.
- 11 Archives départementales de la Haute-Garonne, 4 D 1.
- 12 *Ibidem*, 3 E 101, f. 106v.
- 13 Archives départementales du Lot, D 7, pièces 1 et 2.
- 14 FOURNIER, Statuts (voir n. 2), t. I, n° 625.
- 15 *Ibidem*, n° 626.
- 16 *Ibidem*, n° 662, 710, 690.
- 17 *Ibidem*, n° 662.
- 18 Pour un bon résumé de ces querelles, voir plus particulièrement l'acte des Archives départementales de la Haute-Garonne 12 D 25, case 3, n° 2.
- 19 FOURNIER, Statuts (voir n. 2), t. I, n° 706.
- 20 *Ibidem*, n° 729, p. 686, et original des Archives départementales de la Haute-Garonne, 15 D 67, case 1, n° 3.
- 21 Archives départementales de la Haute-Garonne, 3 E 12523, f. 268v.
- 22 Pour un autre exemple significatif, *ibidem*, f. 265v.
- 23 FOURNIER, Statuts (voir n. 2), t. I, n° 807.

Armenunterstützung – Eliteförderung – Seelenheil Kollegien an süddeutschen Universitäten des Mittelalters

Helmut Flachenecker

1. Von Lehr- und Lerngemeinschaften

Kollegien sind, um eine bewusst allgemein gehaltene Definition an den Anfang zu stellen, im universitären Zusammenhang „Lehr- und Lebensgemeinschaften von Magistern und Scholaren mit unterschiedlichen [organisatorischen] Strukturen“¹. Innerhalb eines normierten Alltags mit festen Vorlesungs-, Studier- und Essenszeiten konnte eine kleine Anzahl von gezielt ausgewählten Studenten eine herausgehobene Ausbildung erhalten, sowie Magistern konnte neben der Lehre in der Artistenfakultät ein Weiterstudium in den Bereichen von Theologie, Recht und Medizin ermöglicht werden. Die Anzahl der Kollegiaten war vom konkret vorgetragenen Stifterwillen sowie vom wirtschaftlichen Umfang der Stiftung determiniert.

Die Vorbilder für derartige Einrichtungen kamen aus dem monastischen Bereich; besonders bei den ab dem 13. Jahrhundert expandierenden Bettelordensklöstern der Franziskaner und Dominikaner konnten sie gefunden werden. Gerade hier ist die Schnittstelle zwischen Universität und Kloster besonders augenfällig. In jedem Falle lag es im Aufgabenbereich der Insassen von Kollegien, seien sie nun Studenten oder Graduierte, für das Seelenheil des Stifters zu beten. Zu der grundsätzlichen räumlichen Ausstattung eines Kollegs gehörten die Wohn- und Schlafräume, eine Kapelle sowie eine Bibliothek. Damit entstand ein den besonderen Bedingungen einer Lehr- und Lernanstalt angemessener Bautyp, meist ein um einen Innenhof gruppiertes Gebäudekomplex mit unterschiedlichen, auf den Stiftungszweck hin ausgerichteten Nutzungen². Der Grad der Selbstverwaltung solcher Einrichtungen war unterschiedlich und von den Entscheidungsträgern vor Ort – Bischof, Stadt, Universität, Stifter – abhängig. Der Begriff *Collegium* ist ab der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts nachweisbar; zu Ende des 12. Jahrhunderts wurden derartige Einrichtungen in Paris *domus scholarium* genannt. Er betonte die Verbindung zwischen Gemeinschaftsleben und körperschaftlicher, das heißt rechtlicher Verfasstheit, mit der die Einrichtung ihren besonderen Sitz in der universitären Lebensphäre besaß. Ausgehend von der Entwicklung in Paris sowie in Oxford beziehungsweise Cambridge wurde diese Einrichtung im Europa des 14. und 15. Jahrhunderts populär³. In ihrer letzten Periode entstanden Kollegien an Universitäten im mittelalterlichen Reich, weil erst zu diesem Zeitpunkt die Frequenz der Studierenden und die damit ausgelöste Dynamik in der Ausbildung am höchsten waren. Entsprechend verbreitet zeigte sich dann auch die Bereitschaft zur Kollegienstiftung⁴. Der allgemeine Strukturwandel von einer Stiftung für arme und bedürftige Studenten hin zu einer gehobenen Ausbildung für Lehrende und Lernende – lediglich 10-20% der Studenten einer Universität fanden in Kollegien eine Aufnahme – lässt sich auch im mittelalterlichen Reich, mit entsprechenden Zwischenformen, beobachten⁵. Solche Veränderungen spiegelten sich in den Stifterwünschen wider, die zunächst von der *caritas* gegenüber armen Schülern ausgingen, dann aber zunehmend von dem Begehrten, die Reputation der Universität durch eine Gemeinschaft von Magistern zu steigern, diktieren waren⁶.

Auf universitärer Ebene blieben Paris und Bologna prägend. Der *Modus Parisiensis* betonte das internatsmäßig-monastische Lernen in einer festen Gemeinschaft, der *Modus Bononiensis* erlaubte ein freieres Studium, besonders an den zunehmend mit den Kollegien im Lehrbetrieb konkurrierenden Fakultäten. Letzteres Beispiel sollte für Italien und Deutschland grosso modo prägend sein. An deutschen Universitäten waren Lehr- und Wohnort, zumindest anfänglich, strikt getrennt. So erhielt die Heidelberger Artistenfakultät 1391 eigene Häuser, damit die Meister dort *lesen vnd regieren* konnten, *damit dadurch grosz gnade, gotzdinst, ere und seligkeit kommen mag*. Von einer Unterkunft der Studenten in diesen Gebäuden ist dabei keine Rede⁷.

Scholarenhäuser mit kollegialen Organisationsformen sind ab der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts in englischen und französischen Universitäten verbreitet. Die Kollegiatur sollte den nach einem bestimmten Auswahlverfahren aufgenommenen Studenten helfen, ihr Studium möglichst ohne materielle Sorgen durchführen zu können⁸. Zunehmend gerieten Kollegien und die Universitätsfakultäten in ein schwieriges Nebeneinander, das noch spannungsreicher wurde, als die Kollegien den Unterricht immer mehr an sich zogen. Das Einzige, was den Fakultäten in einer solchen Situation schließlich blieb, war das Recht der Verleihung der akademischen Grade⁹. Die Entwicklung blieb jedoch, besonders was die Situation in Deutschland betraf, sehr ambivalent. An den deutschen Universitäten lässt sich vielmehr die Entwicklung zu fest von den spätmittelalterlichen Herrschaften beziehungsweise frühneuzeitlichen Staaten besoldeten Professuren feststellen, während die Förderung von Studenten weitgehend Sache des privaten Stifterwillens blieb. So gab es nicht an allen deutschen Universitäten Kollegien, und falls diese doch vorhanden waren, so konnten sie nur eine eng begrenzte Anzahl von Studenten aufnehmen¹⁰. Die am Beispiel englischer Kollegien gemachte Feststellung, sie seien entscheidend für die Ausbildung eines besonderen Selbstbewusstseins bei den Studenten gewesen, kann damit nicht ohne weiteres auf die Situation an deutschen Universitäten übertragen werden¹¹. Eine Besonderheit zeigte sich ab dem Ausgang des 14. Jahrhunderts in Prag, wo die böhmische Nation zunehmend an Einfluss gewann und mindestens drei Kollegien für bedürftige tschechischsprachige Studierende aus den Reihen ihrer Angehörigen sichern konnte. Damit konnte ein nationales und religiöses Sonderbewusstsein gestärkt werden¹².

2. Obdach für bedürftige Studenten – Das *Dionysianum* in Heidelberg

Zu den bedürftigen Studenten aufnehmenden Kollegien zählt das sogenannte *Dionysianum*, das 1396 von Gerlach von Homburg, Schulmeister an St. Stephan zu Mainz, in Heidelberg gegründet worden war. Letzterer hatte in seinem Testament sein Haus, das beim Augustinerkloster lag, als *Collegium Sancti Dionysii* für arme Studenten (*domus pauperum*) bestimmt. Darin sollten finanziell schlecht gestellte Schüler beherbergt werden, deren Können von der Universität zuvor geprüft wurde und denen damit ein weithin von materiellen Sorgen freies Studium gewährt werden sollte¹³. Angehörige des Geschlechtes des Stifters sollten vorrangig im Haus untergebracht werden. Die Stiftungsurkunde besitzt die Form einer klassischen Seelheilstiftung, die auch festlegte, dass das Haus, falls die Universität aufgelöst werden würde, an die Kapelle zu Unserer Lieben Frau transferiert werden müsste. Weder über die Anzahl der Schüler noch über die Form von deren Zusammenleben wird in der Stiftungsurkunde etwas gesagt; es dürfte sich um eine reine Unterkunftsmöglichkeit gehandelt haben. Daher ist von einem Unterrichtsbetrieb

seuls à avoir le droit d'accéder à la bibliothèque qui contenait environ, peut-on estimer, 1200 volumes. Des bourses individuelles étaient par ailleurs liées à un certain type de maisons, connues aussi sous le nom de *Burse*. Dans de tels établissements, qui appartenaient souvent aux universités, vivaient la plupart des étudiants hébergés, qui y vivaient à leurs frais. Mais les *Bursen* leur permettaient de mener une vie peu onéreuse dans des conditions où ils devraient apprendre des usages et des règles, tout en pouvant satisfaire leurs ambitions.

Une autre fondation princière, établie à Ingolstadt en 1494, le *Georgianum*, était destinée à 11 étudiants. L'étude était pour le duc Georges (1479-1503) une condition absolument fondamentale pour approfondir et transmettre la foi. C'est pourquoi étude et service liturgique allaient ici ensemble.

Un autre type de collège, qui ne doit pas être confondu avec celui réservé uniquement aux étudiants, tel qu'on le trouvait à Ingolstadt, ou celui de caractère mixte réalisé à Erfurt et à Heidelberg, était représenté par des établissements destinés aux maîtres ès-arts. On y accueillait des étudiants qui accédaient à des études plus spécialisées et plus avancées et qui, pour les financer, donnaient des cours de base à la faculté des arts. Des collèges de ce type existèrent jusqu'au XVI^e siècle où la Réforme entraîna de grands changements en la matière. Ces collèges virent alors une transformation profonde de leurs structures et un nombre fixe de postes de lecteurs à la faculté des arts fut attribué aux maîtres ès-arts. Un exemple de ce type d'établissement est à Ingolstadt, le *Collegium Vetus* fondé en 1472. C'est ainsi que la période des *Bursen* pour les étudiants et des collèges des maîtres ès-arts se termina au cours de la première moitié du XVI^e siècle.

Summary

As Rainer A. Müller states, colleges in a university context are teaching and living communities of lecturers and students. A small number of selected students was able to obtain an outstanding education within the framework of strictly organized daily routines including fixed times for lecturing, studying, and eating. The number of college students admitted was determined by the college benefactors as well as the economic situation of the foundation. The *Dionysianum* College founded in 1396 was one of the colleges that also admitted students suffering from financial hardship. The College was meant to accommodate financially weak students as well as the relatives of the benefactor's family. The foundation was made for the salvation of the donor's soul. However, there is no mention of lecturing operations occurring in this College. At the beginning of the 15th century, the *Collegium Amplonianum* was founded in Erfurt for 17 scholarship holders. Over the course of two decades, this establishment steadily grew into a College. The development process is well documented in the deed's record. This foundation proves itself to be a community-bound foundation toward salvation. The college students had an exclusive right of access to the library which supposedly held about 1200 volumes. Individual scholarships bore a connection to a special kind of hostel or dorms, also known as *Burse*, in which most college students lived at their own expenses. These *Bursen* were often owned by the universities. The *Bursen* provided the college students with inexpensive living space and a place where they were supposed to learn customs, rules and ambitiousness.

Starting from 1494, another sovereign foundation, the *Georgianum*, for eleven students was located in Ingolstadt. For Duke George (1479-1503), the course of study was the most basic prerequisite for understanding as well as communicating faith and for that reason, course of study and church service belong together.

Another type of college, not to be confused with the purely student type found in Ingolstadt or the ‘mixed types’ found in Erfurt and Heidelberg, is the Master of Arts type of college. This type of college was meant for students who were financing their more specialized and advanced course of study by providing basic lectures in the Faculty of Arts. Master of Arts types of colleges existed until the 16th century, until the reformation brought great changes in this area. These kinds of colleges underwent a fundamental change in structure and the Master of Arts student positions were replaced with a fixed number of lecturer positions within the Faculty of Arts. One example among others is the old college in Ingolstadt, the *Collegium Vetus*, founded in 1472. With these structure changes, the era of *Bursen* for students as well as the Master of Arts types of colleges ended in the first half of the 16th century.

Anmerkungen

- 1 Rainer A. MÜLLER, Geschichte der Universität. Von der mittelalterlichen Universitas zur deutschen Hochschule, München 1990, S. 17.
- 2 Rainer Christoph SCHWINGES, Der Student in der Universität, in: Walter RÜEGG (Hg.), Geschichte der Universität in Europa, 1: Mittelalter, München 1993, S. 198-200.
- 3 Olga WEIJERS, Collège, une institution avant la lettre, in: Vivarium 21 (1983), S. 73-82. – Das erste säkulare Kolleg sieht sie in jenem von Robert de Sorbon 1257 für *pauperi magistri*.
- 4 Jacques VERGER, (art.) Collegium (im mittelalterlichen Bildungswesen), in: Lexikon des Mittelalters, 3, München-Zürich 1986, Sp. 39-41; DERS., Grundlagen, in: RÜEGG, Geschichte, 1 (wie Anm. 2), S. 67. Zur Studentenfrequenz grundsätzlich Rainer Christoph SCHWINGES, Deutsche Universitätsbesucher im 14. und 15. Jahrhundert. Studien zur Sozialgeschichte des Alten Reiches, Stuttgart 1986.
- 5 VERGER, Grundlagen (wie Anm. 4), S. 69; Aleksander GIEYSZTOR, Organisation und Ausstattung, in: RÜEGG, Geschichte, 1 (wie Anm. 2), S. 115.
- 6 Astrik L. GABRIEL, Motivations of the Founders of Medieval Colleges, in: Paul WILPERT (Hg.), Beiträge zum Berufsbewußtsein des mittelalterlichen Menschen (Miscellanea Medievalia, 3), Berlin 1964, S. 61-72. – Stifter kamen bevorzugt aus den höchsten Adelskreisen, siehe SCHWINGES, Student (wie Anm. 2), S. 200.
- 7 GABRIEL, Motivations (wie Anm. 6), S. 70; Johann Friedrich HAUTZ, Geschichte der Universität Heidelberg. Nach handschriftlichen Quellen nebst den wichtigsten Urkunden ... hg. und mit einer Vorrede, der Lebensgeschichte des Verfassers und einem alphabetischen Personen- und Sachregister versehen von Karl Alexander von REICHLIN-MELDEGG, 1-2, Mannheim 1862-1864, hier Bd. 2, Urk. Nr. 15, S. 360-362.
- 8 Arno SEIFERT, Die Universitätsskollegien – eine historisch-typologische Übersicht, in: Stiftungen aus Vergangenheit und Gegenwart, Tübingen 1974, S. 355-372, hier S. 356.
- 9 SCHWINGES, Student (wie Anm. 2), S. 199.
- 10 SEIFERT, Universitätsskollegien (wie Anm. 8), S. 359.
- 11 Katherine WALSH, Die englische Universität nach Wyyclif: Von geistiger Kreativität zur Beamtenausbildung?, in: Alexander PATSCHOVSKY/Horst RABE (Hg.), Die Universität in Alteuropa (Konstanzer Bibliothek, 22), Konstanz 1994, S. 85-110, hier S. 86; Laetitia BOEHM, Libertas Scholastica und Negotium Scholarium – Entstehung und Sozialprestige des Akademischen Standes im Mittelalter, in: Helmut RÖSSLER/Günter FRANZ (Hg.), Universität und Gelehrtenstand 1400-1800 (Deutsche Führungsschichten in der Neuzeit, 4), Limburg/Lahn 1970, S. 15-61.
- 12 František ŠMAHEL, Die Prager Universität und der Hussitismus, in: PATSCHOVSKY/RABE, Universität in Alteuropa (wie Anm. 11), S. 111-128, hier S. 117.
- 13 Dies wurde bereits in der weit verbreiteten Schrift *De disciplina scholarium* von 1230/40 betont: Migne PL 64, Sp. 1230-1233.

Universitäre Kollegien – Akademien – Graduiertenzentren: Erbe und Auftrag für Bildungspolitik und Hochschulwesen

Gerhard Fouquet

I.

Kollegien – Akademien – Graduiertenzentren: Diese drei in sich durchaus verschiedenen gelehrteten Vergemeinschaftungsformen spiegeln wissenssoziologisch Transformationsprozesse europäischer Universitäts- und Wissenschaftsgeschichte vom 13. bis zum 21. Jahrhundert wider¹. Sie stehen für das klerikale *studium generale* vor der Reformation beziehungsweise für die lutherische und calvinistische Universität wie für die Jesuitenuniversität im Zeichen katholischer Erneuerung, für die mit der ersten wissenschaftlichen Revolution des 17. Jahrhunderts zusammenhängende organisatorische Erneuerung der Orte und Formen des Wissens und endlich für die Versuche der Erneuerung der Universität als Wissensorganisation im beginnenden 21. Jahrhundert. Universitäten müssen heute zusammen mit den außeruniversitären Forschungseinrichtungen Wege und Orte finden, um den theoretischen wie pragmatischen, sozialen wie kulturellen Anforderungen nach vernetzter, Natur- wie Geisteswissenschaften umfassender Erklärung und Deutung der vielgestaltigen Phänomene des Lebens im Zeichen der dritten, von der molekularen Bioforschung ausgehenden wissenschaftlichen Revolution gerecht zu werden. Es ist nicht Aufgabe der folgenden Überlegungen, diese Entwicklung eingehend zu beschreiben. Vielmehr sollen am Beispiel der deutschen Universitäten nur einige Erscheinungen quasi leitmotivisch benutzt werden, die Gegenwart und Zukunft der sich vor dem Hintergrund der Kollegien- und Akademientradition neubildenden universitären Vergemeinschaftungsform ‚Graduiertenzentrum‘ zu konturieren.

II.

Die nach dem Vorbild des 1257 gegründeten Collège de Sorbonne² an den europäischen Universitäten des Mittelalters in unterschiedlichem Maße ausgebildeten Kollegien, auch Burzen, entsprachen verfassungsgeschichtlich der „zugelassene(n) Autonomie“ universitären Daseins in seiner feudalen Umwelt und sozialhistorisch der durch die Papstkirche vorgegebenen klerikalen Lebensform³. Kirchliche Pfründen und Benefizien (ohne die üblichen Präsenzpflichten) alimentierten in der Regel Professoren wie (Professoren-)Studenten. Und Kollegien und Burzen förderten die ohne spezifische Voraussetzungen ‚genormten Wissens‘ zunächst an den Artistenfakultäten immatrikulierten Klerikerstudenten auf der Grundlage „einer halbwegs standardisierten Latinität“⁴. Als permanente Einrichtungen wurden Kollegien und Burzen samt zahlreichen Einzelstipendien *pia causa* von fürstlichen wie städtischen Universitätsgründern, geistlichen Orden, kommunalen Ratskollegien oder reichen städtischen Geschlechtern vornehmlich im 14. und 15. Jahrhundert gestiftet⁵.

Gleich ob Kollegialburse, Unternehmerburse oder Kollegium – der sozialgeschichtliche Kern der Artistenfakultät, an der weit mehr als 80 Prozent der Scholaren studierten, war die um den Lehrer gescharte Gemeinschaft der Lernenden, war der Magister und seine *familia*, seine durch Landsmannschaft, Freundschaft, Bekanntschaft vielgestaltig geprägte Klientel⁶: „Magister, Bakkalare und Scholaren“, so heißt es bezeichnenderweise 1410 in einer Disziplinarordnung der Universität Wien, „sollen sich der universitären Privilegien erfreuen, wenn sie mit ihrer ‚familia‘ unter der Leitung ihres Regenten, ihres ‚Pater familias‘, in einem der Universität inkorporierten Kollegium oder in einer Burse bzw. einem Haus unter dem Regiment eines Doktors oder Magisters leben“⁷. Ja, Kollegium und Burse wurden in Paris, Wien, Leipzig und andernorts mit der sozialen Gruppe, die sie bewohnte, gleichgesetzt und als *familia studentum* bezeichnet⁸. „Eigentlich“, so Rainer Christoph Schwinges, „lässt sich die mittelalterliche Universität, ihr Prinzip und ihr Funktionieren, auf die ‚familia magistri‘ (...) reduzieren“⁹.

Zu diesem ersten Ergebnis dezidierter Sozialgeschichte der Universität reihte die moderne Forschung eine weitere für die hier in Rede stehenden Überlegungen wichtige Beobachtung. Bursen und Kollegien, jene sozialen Kerne des mittelalterlichen *studium generale*, waren keineswegs die in ‚Studentenuniversität‘ und ‚Professorenuniversität‘ idealtypisch zu trennenden sozialen Räume überkommener Universitätsgeschichtsschreibung. Wohl aber galt, dass die Bursen „dem offenen Raum der Vielen“ und die Kollegien „dem privilegierten Raum der Wenigen“ angehörten. Mithin zahlten die Bursenstudenten für alle Leistungen, und die Kollegiestudenten (zunächst vornehmlich die armen Scholaren) erhielten neben ihrem freien Lebensunterhalt, waren sie begabt und auf Leistung bedacht, noch eine Pfründe oder ein gehaltsähnliches Stipendium¹⁰. Die Kollegien, jene der Kollegiatstiftskirche nachgebildeten sozialen Orte und Ökonomen, wie sie im Prager *Collegium Carolinum*, im Erfurter *Collegium Maius* oder im Heidelberger *Collegium Artistarum* manifest wurden, besaßen nämlich Pfründen oder Stipendien; sie verfügten, modern gesprochen, über die Lehrstühle für die ordentlichen Professoren der Artistenfakultät. Nur waren die darauf bepröfeten Magister selbst Studenten. Nach ihrem in der Regel in fünf Jahren durchlaufenen und mit der Magistergraduierung abgeschlossenen Cursus an der Artistenfakultät studierten die Artistenprofessoren an einer der drei höheren Fakultäten der Theologen, Juristen und Mediziner¹¹. Im Kollegium sollten sie daher in der Regel nur eine bemessene Zeit verbleiben. Sagt doch etwa die Ordnung des 1391 gegründeten Heidelberger Artistenkollegs, dass „kein Collegiat länger, als 6 bis 7 Jahre, in dem Collegium bleiben (soll), möge er ad doctoratum procedire oder nit“¹². Deutlich wird daraus, dass die alimentierte Professur an der Artistenfakultät zugleich als besondere Förderung für die Graduierung in den höheren Fakultäten gedacht war. Und in der Tat: Die quantitative Analyse der derart privilegierten Lehrer in den vier Prinzipal-Bursen der Kölner Artistenfakultät während des 15. und beginnenden 16. Jahrhunderts zeigt ihre überaus erfolgreichen hohen Graduierungen als Lizientiaten oder Doktoren der höheren Fakultäten. Wenig überraschend ist dabei die Dominanz der Theologen¹³.

Die spezifische klerikale Vergemeinschaftungsform der in Kollegium und Burse um einen Magister gescharten Studentenklientel, wobei der professorale Lehrer als Pfründner oder Stipendiat einem Kollegium angehörte, gleichzeitig aber selbst als Student zu Füßen seiner Professoren vornehmlich in der Theologischen Fakultät saß und dort eine hohe Graduierung erworb, verschwand in Deutschland während der Reformation fast vollständig¹⁴. Nach dem kurzzeitigen Zusammenbruch des überkommenen Bildungssystems wurden zunächst an den Uni-

Weise sichtbar werden – auch und gerade außerhalb der Universität. Denn die Graduiertenzentren sind zugleich Schaufenster der Universitäten für die Wirtschaft, das heißt, für potentielle Arbeitgeber wie für viele andere mit den Universitäten korrespondierenden Teilsysteme der Gesellschaft.

Résumé

Au cours des temps, les universités, en s'appuyant sur leur longue tradition, ont toujours donné naissance à de nouveaux lieux d'études. De nos jours, les *graduate colleges*, les écoles doctorales et les « centres pour gradués » (*Graduiertenzentren*) plongent leurs racines intellectuelles dans les collèges fondés dès avant les Temps modernes et dans les académies établies depuis le XVII^e siècle. Dans les établissements actuels, une large place est faite, ce qui est nouveau, aux jeunes chercheurs. Les universités sont des institutions académiques dynamiques. Elles ouvrent un espace de liberté illimitée au développement des doctrines et des idées, souvent sans équivalent dans le reste de la société. De plus, les universités sont de longue date un lieu d'échanges continus et ininterrompus entre les savants et leurs étudiants et doctorants. Les écoles doctorales et post-doctorales récemment créées incarnent ces notions. Elles reprennent sous une forme contemporaine les principes des collèges tels qu'ils ont existé au Moyen Âge et aux Temps modernes. Cependant une réflexion est nécessaire : l'avenir de ses gradués devrait devenir une préoccupation centrale pour chaque université, particulièrement en ce qui concerne le profil de qualification interdisciplinaire des étudiants après la soutenance de la thèse. Cela devrait être organisé dans des « centres pour gradués » et être fondé sur l'esprit de *l'universitas*, c'est-à-dire d'une culture académique intégrée. Le noyau de ces « centres pour gradués » devrait être des forums organisés de manière indépendante comme dans les académies. Les étudiants préparant une thèse pourraient s'y rencontrer entre jeunes chercheurs et échanger leurs conceptions et leurs idées selon des règles fixées par eux-mêmes. En même temps, des chercheurs avancés devraient avoir la possibilité de participer à tous ces échanges, selon l'exemple donné par les collèges dès avant les Temps modernes.

Summary

Over the course of time, universities, building on a long tradition, have time and again created new places of learning. In our day, graduate schools, doctoral programs, and centers for graduate studies (*Graduiertenzentren*) have their intellectual roots in the pre-modern colleges and academies established in the 17th century and thereafter. In today's institutions, one novelty is that a large place is given to young researchers. The universities are dynamic institutions, offering a space of unlimited liberty for the development of doctrines and ideas. There is almost no equivalent elsewhere in society. Moreover, the universities have for a long time been places of continual and uninterrupted exchange among mature scholars and their students and doctoral candidates. The recently-created doctoral and post-doctoral schools embody these notions. They continue, in a contemporary form, the principles of the colleges that existed in the Middle Ages and early modern period. Nevertheless, some new ideas are needed: the future

of the graduates should be a central preoccupation for every university, especially regarding the interdisciplinary qualifications of students after they have defended their theses. These should be organized into “centers for graduates” founded in the spirit of the *universitas*, that is, an integrated academic culture. The core of such “centers for graduate studies” should be independent forums organized on the model of the academies. Students writing their theses would interact there with young scholars, exchanging concepts and ideas according to procedures that they themselves work out. At the same time, advanced scholars would have the opportunity to participate in all such exchanges, imitating the model of pre-modern colleges.

Anmerkungen

- 1 Hilde DE RIDDER-SYMOENS (Hg.), *A History of the University in Europe*, Bd. I: Universities in the Middle Ages, Bd. II: Universities in Early Modern Europe (1500-1800), Cambridge 1992-1996; Hartmut BOOCKMANN, *Wissen und Widerstand. Geschichte der deutschen Universität*, Berlin 1999; Jacques VERGER, *Les universités au Moyen Âge*, Paris 1999.
- Der Anmerkungsapparat ist auf den Nachweis von Zitaten und auf wenige Referenzliteratur beschränkt. Ich danke Frau Dr. Sabine Milde, Projektmanagerin des Kieler Graduiertenzentrums, für ihre Unterstützung und Herrn Prof. Dr. Rainer S. Elkar, Universität der Bundeswehr München, dem Freund und Kollegen, für die kritische Durchsicht des Manuskripts.
- 2 Palémon GLORIEUX, *Robert de Sorbon. L'homme - Le collège - Les documents*, Paris 1966.
- 3 Peter MORAW, Zusammenfassender Kommentar, in: Rainer Christoph SCHWINGES (Hg.), *Examen, Titel, Promotionen. Akademisches und staatliches Qualifikationswesen vom 13. bis zum 21. Jahrhundert* (Veröffentlichungen der Gesellschaft für Universitäts- und Wissenschaftsgeschichte, 7), Basel 2007, S. 739-752, hier S. 743.
- 4 Rainer Christoph SCHWINGES, Sozialgeschichtliche Aspekte spätmittelalterlicher Studentenburgen in Deutschland, in: Johannes FRIED (Hg.), *Schulen und Studium im sozialen Wandel des hohen und späten Mittelalters* (Vorträge und Forschungen, 30), Sigmaringen 1986, S. 527-564, hier S. 561.
- 5 Bernhard EBNETH, Stipendium und Promotion. Studienförderung vor und nach der Promotion, in: SCHWINGES, *Examen* (wie Anm. 3), S. 489-533, hier S. 505; Frank REXROTH, Deutsche Universitätsstiftungen von Prag bis Köln. Die Intentionen des Stifters und die Wege und Chancen ihrer Verwirklichung im spätmittelalterlichen deutschen Territorialstaat (Beihefte zum Archiv für Kulturgeschichte, 34), Köln-Weimar-Wien 1992.
- 6 SCHWINGES, Sozialgeschichtliche Aspekte (wie Anm. 4), S. 535.
- 7 Rudolf KINK, *Geschichte der kaiserlichen Universität zu Wien*, 2 Bde., Wien 1854 (ND Frankfurt a. M. 1969), hier Bd. II: Statutenbuch der Universität, S. 256.
- 8 Zitat nach einer Ordnung für das Pariser Collège Montaigu: Marcel GODET, *La congrégation de Montaigu (1490-1580)* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, sciences historiques et philologiques, 198), Paris 1912, S. 143.
- 9 SCHWINGES, Sozialgeschichtliche Aspekte (wie Anm. 4), S. 535f. mit Verweis auf weitere familiale Formen an den mittelalterlichen Universitäten.
- 10 Ebd., S. 541.
- 11 Ebd., S. 538.
- 12 Johann Friedrich HAUTZ, *Urkundliche Geschichte der Stipendien und Stiftungen an dem großherzoglichen Lyceum zu Heidelberg mit den Lebensbeschreibungen der Stifter, nebst den Stipendien der Universität Heidelberg*, Bd. II, Heidelberg 1857, S. 193.
- 13 Götz-Rüdiger TEWES, *Die Bursen der Kölner Artisten-Fakultät bis zur Mitte des 16. Jahrhunderts* (Studien zur Geschichte der Universität zu Köln, 13), Köln-Weimar-Wien 1993, S. 116f.
- 14 Notker HAMMERSTEIN, *Protestant Colleges in the Holy Roman Empire*, in: Domenico MAFFEI/Hilde DE RIDDER-SYMOENS (Hg.), *I Collegi universitari in Europa tra il XIV e il XVIII secolo*, Mailand 1991, S. 163-172.
- 15 Walter HEINEMEYER, *Pro studiosis pauperibus. Die Anfänge des reformatorischen Stipendiatenwesens in Hessen*, in: DERS. (Hg.), *Studium und Stipendium. Untersuchungen zur Geschichte des hessischen Stipendiatenwesens* (Veröffentlichungen der Historischen Kommission für Hessen, 37), Marburg 1977, S. 77-100; Martin LEUBE, *Das Tübinger Stift 1770-1930. Geschichte des Tübinger Stifts*, Stuttgart 1954.

Zusammenfassung

Jacques Verger

Die Beiträge des vorliegenden Bandes beanspruchen nicht, die mittelalterlichen Kollegien in vollständiger Weise zu behandeln. Dieses ergibt sich im übrigen schon daraus, daß eigene Beiträge zu bestimmten Aspekten des Gesamtthemas, besonders zu den angesehenen Kollegien in Oxford und Cambridge, fehlen, ferner daß die Vielfalt der gewählten Zugänge nicht auf eine Synthese hoffen ließ. Gleichwohl sind genügend Themen auf den vorhergehenden Seiten aufgegriffen worden und ebenso genügend Annäherungen erfolgt, so daß es möglich erscheint, als *conclusio* einige Bemerkungen methodologischer Art zu machen. Diese können künftige Forschungen leiten, die noch zur Geschichte der Institution des „Kollegs“ durchzuführen sind, deren soziale, kulturelle und politische Bedeutung sowohl hinsichtlich der mittelalterlichen Genese als auch bezüglich der weiteren Entwicklungen heute unbestreitbar erscheint¹.

Für eine Typologisierung der Kollegien

Das Problem der Ähnlichkeiten zwischen den universitären Kollegien und anderen Typen gemeinschaftlicher Institutionen, die zuweilen auch als *collegia* bezeichnet werden, mag hier beiseite bleiben. Zu denken wäre an regulierte kirchliche Einrichtungen (Klöster, Abteien, Priorate, Konvente, Kanonikerstifte), Hospitäler, beruflich ausgerichtete, bruderschaftliche und städtische Organisationen. Ebenso mögen beiseite bleiben andere Häuser, gleich ob universitärer Provenienz oder nicht, die für die Beherbergung von Scholaren oder Studenten bestimmt waren: Häuser der *Bons-Enfants* oder Kollegien, die mit Kathedralschulen verbunden waren, und in den Universitätsstädten selbst Pensionen, *halls, paedagogia* aller Art. Vernachlässigen wir außerdem die Institutionen, die gegen Ende des 14. Jahrhunderts begegnen und denen moderne Ausprägungen von Schulinternaten folgen, etwa die Schulen der Brüder vom gemeinsamen Leben in den Niederlanden oder die *contubernia* der italienischen Humanisten. Des weiteren mögen außen vor bleiben – die folgenden Einrichtungen verdienten nämlich eigene Untersuchungen – die Studienkonvente der Bettelorden, die regulierten „Kollegien“ der Mönche und Kanoniker sowie die „Doktorenkollegien“ der deutschen Universitäten. Daher sollen die zu machenden Bemerkungen gewissermaßen dem harten Kern unseres Themas gelten, den „Säkularkollegien“, die als solche schon von Zeitgenossen trotz der häufig variiierenden Bezeichnung wahrgenommen wurden und in unbestreitbare *studia generalia* eingefügt sind.

Es ist für diese Säkularkollegien ohne Zweifel möglich, wenn nicht eine eigene Definition anzugeben, so doch in jedem Fall eine bestimmte Zahl konstituierender Elemente zu benennen, deren Existenz unverzichtbar erscheint: ein Gründungsvorgang und eine Grundausstattung – Statuten – eine bestimmte Verwaltungsautonomie – eine Praxis des gemeinsamen Lebens und der kollektiven Disziplin – religiöse Verpflichtungen – ein Ziel der Studien, sei es, daß diese innerhalb des Kollegs betrieben wurden, sei es, daß diese außerhalb erfolgten.

Aber es gibt jenseits dieser gemeinsamen Elemente beziehungsweise der vielfältigen Faktoren weitere Kriterien, die eine Typologisierung der mittelalterlichen universitären Kollegien erlauben: die Größenverhältnisse (große und kleine Kollegien), die finanziellen Mittel (arme

Conclusion

Jacques Verger

Les études réunies dans le présent volume ne prétendaient pas dresser un tableau complet des collèges universitaires du Moyen Âge. Les lacunes évidentes dans la couverture du sujet – l'absence en particulier des prestigieux collèges d'Oxford et Cambridge –, la diversité des approches choisies ne pouvaient laisser espérer une synthèse. Néanmoins, suffisamment de thèmes ont été évoqués dans les pages qui précèdent, suffisamment de rapprochements suggérés pour qu'il soit possible de présenter en guise de conclusion quelques remarques d'ordre méthodologique, susceptibles de guider les recherches à venir qu'appelle encore l'histoire de cette institution dont l'importance sociale, culturelle et politique, tant dans sa genèse médiévale que dans ses développements ultérieurs, apparaît aujourd'hui incontestable¹.

Pour une typologie des collèges

Laissons de côté le problème des similitudes entre les collèges universitaires et d'autres types d'institutions communautaires – qui se qualifiaient parfois elles aussi de *collegia* – telles que les établissements ecclésiastiques réguliers (monastères, abbayes, prieurés, couvents, « collégiales » de chanoines), les hôpitaux, les organisations professionnelles, confraternelles ou municipales ; laissons également de côté d'autres maisons, universitaires ou non, destinées à l'hébergement d'écoliers ou d'étudiants : maisons de Bons-Enfants ou collèges liés aux écoles cathédrales et, dans les villes universitaires elles-mêmes, pensions, *halls*, « pédagogies » en tout genre ; négligeons aussi ces institutions apparues à la fin du XIV^e siècle et qui annoncent des formules modernes d'internats scolaires, telles que les écoles des Frères de la Vie commune aux Pays-Bas ou les *contubernia* humanistes italiens ; écartons même, car ils mériteraient des études spécifiques, les couvents d'études des Mendians, les « collèges » réguliers de moines et de chanoines, les « collèges de docteurs » des universités allemandes. Tenons-nous en donc au noyau dur de notre sujet, les « collèges séculiers », reconnus comme tels par les contemporains (malgré le caractère souvent fluctuant du vocabulaire) et intégrés à d'incontestables *studia generalia*.

Il est sans doute possible, pour ces collèges séculiers, d'énoncer, sinon une définition à proprement parler, en tout cas un certain nombre d'éléments constitutifs dont la présence semble indispensable : un acte de fondation et une dotation initiale – des statuts – une certaine autonomie de gestion – une pratique de la vie commune et de la discipline collective – des obligations religieuses – une finalité d'études, que celles-ci soient menées à l'intérieur même du collège ou à l'extérieur.

Mais par-delà ces éléments communs, que de facteurs de diversité, qui pourraient être autant de critères pour une typologie des collèges universitaires médiévaux : les effectifs (grands et petits collèges), les ressources financières (collèges pauvres et collèges riches, possessionnés en ville ou possessionnés à la campagne), les études pratiquées par les boursiers (collèges d'artisans, de médecins, de juristes, de théologiens), l'exercice de l'autorité au sein du collège (par des officiers élus parmi les boursiers eux-mêmes ou par des « principaux » imposés de

Bio-bibliographische Angaben zu den Autoren / Notices des auteurs

ANGOTTI, Claire (Reims)

Agrégée d'histoire, elle a soutenu en décembre 2008 sa thèse intitulée *Lectiones Sententiarum. Étude de manuscrits de la bibliothèque du collège de Sorbonne : la formation des étudiants en théologie à l'Université de Paris à partir des annotations et des commentaires sur le Livre des Sentences de Pierre Lombard (XIII^e-XV^e siècles)*. Ancien chercheur associée au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, puis post-doctorante dans l'équipe de recherche UMR 5648, dans le cadre du projet « Biblifram », elle est actuellement maître de conférences en histoire médiévale à l'Université de Reims. Ses recherches portent désormais sur les rapports entre les bibliothèques des Mendiants et celle de la Sorbonne. Elle est l'auteur de trois articles (plus deux sous presse) sur les bibliothèques universitaires et les méthodes d'enseignement de la théologie au Moyen Âge. Elle prépare aussi la publication de deux livres tirés de sa thèse.

BACZKOWSKI, Krzysztof (Krakau)

1963-2009 tätig am Historischen Institut der Jagiellonen-Universität Krakau; 1993-2009 Inhaber des Lehrstuhls für Allgemeine Geschichte des Mittelalters. Seit 1998 Mitglied der Polnischen Akademie der Wissenschaften und Künste.

Hauptwerke: *Zjazd wiedeński 1515 r.* (Der Wiener Kongreß 1515), 1975; *Walka Jagiellonów z Maciejem Korwinem o koronę czeską* (Der Kampf der Jagiellonen mit Matthias Corvinus um die böhmische Krone), 1980; *Walka o Węgry 1490-1492* (Der Kampf um Ungarn 1490-1492), 1993; *Wielka Historia Polski, 3: 1370-1505* (Große Geschichte Polens, 3: 1370-1505), 1999; *Wielka Historia Świata, 5* (Große Weltgeschichte, 5), 2005 (Redaktion und Mitverfasser).

BOUHAÏK-GIRONÈS, Marie (Amsterdam)

Elle est chargée de recherche à l'Organisation néerlandaise pour la recherche scientifique (NWO) au sein du programme « Law and Drama » de l'Université d'Amsterdam. Elle a publié *Les Clercs de la Basoche et le théâtre comique (Paris, 1420-1550)* en 2007 et co-dirigé les ouvrages collectifs *Le théâtre polémique français (1450-1550)* et *Les pères du théâtre médiéval. Examen critique de la constitution d'un savoir académique* parus en 2008 et 2010. Elle travaille actuellement à une histoire des acteurs et des pratiques théâtrales à la fin du Moyen Âge.

ESPOSITO, Anna (Rome)

Elle enseigne l'histoire médiévale dans le Département d'études sur les sociétés et les cultures du Moyen Âge à l'Université de Rome La Sapienza et elle fait partie du comité scientifique du Centre de recherche sur Rome (CISR) de la Sapienza. Elle s'intéresse spécialement à l'histoire sociale des villes à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance, avec tous ses prolongements économiques, culturels et religieux, en particulier concernant Rome et l'État pontifical. C'est dans ce contexte qu'elle mène des recherches sur les minorités, notamment les Juifs, les confréries, les institutions d'assistance et les institutions culturelles des villes.

Parmi ses publications, on peut citer : *Un'altra Roma. Minoranze nazionali e comunità ebraiche tra Medioevo e Rinascimento*, 1995 ; *Economia e società a Roma tra Medioevo e Rinascimento. Studi dedicati ad Arnold Esch*, Anna Esposito et Luciano Palermo éd., 2005 ; l'édition de *I pro-*

cessi contro gli ebrei di Trento (1475-1478), t. I, *I processi del 1475*, 1990, et (en collab. avec Diego Quaglioni) t. II, *I processi alle donne (1475-1476)*, 2008 ; (en collab. avec Carla Frova) *Collegi studenteschi a Roma nel Quattrocento. Gli statuti della « Sapienza Nardina »*, 2008 ; *Donne e confraternite*, dans *Studi confraternali. Orientamenti, problemi, testimonianze*, Marina Gazzini éd., 2009, p. 53-78 ; *Statuti confraternali italiani del tardo Medioevo. Aspetti religiosi e comportamentali*, dans *Von der Ordnung zur Norm : Statuten in Mittelalter und Früher Neuzeit*, Gisela Drossbach éd., 2009, p. 297-309.

FLACHENECKER, Helmut (Würzburg)

Studium der Fächer Deutsch, Geschichte, Geographie und Philosophie in Erlangen und Eichstätt; 1987 Promotion an der Katholischen Universität Eichstätt („Eine geistliche Stadt. Eichstätt“, 1988); 1992 Habilitation ebendort („Schottenklöster“, 1995). 1997-2002 Wissenschaftliche Leitung des Langzeitprojektes „Germania Sacra“ am Max-Planck-Institut für Geschichte in Göttingen. Seit 2002 Inhaber des Lehrstuhls für Fränkische Landesgeschichte an der Universität Würzburg. Mehrere Forschungs- und Lehraufenthalte in den USA und am Vatikan (Campo Santo Teutonico).

(Mit-)Leiter des Projektes „Germania Sacra 3. Reihe“ an der Akademie der Wissenschaften zu Göttingen; Mitglied der Bayerischen Benediktinerakademie und der Arbeitsgemeinschaft Prämonstratenserforschung; gewähltes Mitglied der Kommission für Bayerische Landesgeschichte an der Akademie in München; Beiratsmitglied der Polnischen Historischen Mission (seit 2009 an der Universität Würzburg).

Forschungsschwerpunkte: Geistliche Herrschaften (zur Geschichte der Bistümer Würzburg, Eichstätt und Bamberg); Stadt und Umland (Städtedlandschaft Frankens); Kulturlandschaften als Identitätsregionen (der Spessart); Ordensgeschichte der Benediktiner(innen), Zisterzienser(innen) und Prämonstratenser(innen); Hagiographie und Patrozinienkunde; Frömmigkeit und Schutzbedürfnis (Wallfahrtswesen in Spätmittelalter und Früher Neuzeit).

FOISSAC, Patrice (Toulouse)

Professeur agrégé d'histoire au collège Léon-Gambetta de Cahors, il est docteur en histoire médiévale de l'Université de Toulouse-Le Mirail, avec une thèse intitulée *Les collèges universitaires séculiers de Cahors et Toulouse aux XIV^e et XV^e siècles : institution, individus, réseaux et groupes sociaux*, soutenue en juin 2008 et publiée sous le titre *Histoire des collèges de Cahors et Toulouse (XIV^e-XV^e siècles)* en 2010. Il est par ailleurs président de la Société des Études du Lot.

FOUQUET, Gerhard (Kiel)

Studium der Geschichte und Deutschen Philologie an den Universitäten Gießen und Mannheim; 1985 Promotion an der Universität Siegen mit einer sozialgeschichtlichen Arbeit über den adeligen Klientelismus im Speyerer Domkapitel (14.-16. Jahrhundert); 1994 Habilitation ebendort mit einer Untersuchung über die öffentliche Bautätigkeit ausgewählter Städte (15.-16. Jahrhundert). Seit 1996 Professor für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte an der Christian-Albrechts-Universität zu Kiel; 2005 bis 2008 Prorektor, danach Präsident der Kieler Universität. Ordentliches Mitglied der Hamburger Akademie der Wissenschaften, des Konstanzer Arbeitskreises für Mittelalterliche Geschichte und der Commission Internationale pour l'Histoire des Villes.